DOSTOÏEVSKI
UN CŒUR FAIBLE



NOUVELLE TRADUITE DU RUSSE PAR ANDRÉ MARKOWICZ

FÉDOR DOSTOÏEVSKI

UN CŒUR FAIBLE

nouvelle traduite du russe
par André Markowicz

BABEL

Titre original :
Slaboié serdsé

ISBN 978-2-7427-2769-8

Illustration de couverture :
Edouard Vuillard, *Portrait de Lugné-Poe*, 1891

Sous un même toit, dans un même logement, à un même troisième étage vivaient deux jeunes collègues de bureau, Arkadi Ivanovitch Néfédévitch et Vassia Choumkov… L’auteur, certes, ressent la nécessité d’expliquer au lecteur pourquoi l’un de ses héros est nommé de son nom plein alors que l’autre ne l’est que de son diminutif, ne serait-ce, par exemple, que pour qu’on ne juge pas un tel mode d’expression inconvenant et, d’une façon ou d’une autre, familier. Mais, pour cela, il serait nécessaire, en anticipant, d’expliquer et de décrire le rang, et l’âge, et le titre, et la fonction, voire le caractère de ces deux personnages ; et comme nombreux sont les écrivains qui commencent justement ainsi, l’auteur de la présente nouvelle, à seule fin de ne pas leur ressembler (c’est-à-dire, comme le diront, peut-être, d’aucuns, suite à un amour-propre illimité), se résout à commencer tout de suite par l’action. Sa préface ainsi achevée, il commence.

Le soir du Nouvel An, sur les six heures, Choumkov rentra chez lui. Arkadi Ivanovitch, qui gisait sur son lit, se réveilla et, d’un œil, observa son ami. Il vit que ce dernier portait son habit le plus magnifique et une chemise des plus propres. Ce fait, on le comprend, le sidéra. “Où est-ce qu’il irait donc, comme ça, Vassia ? en plus, il n’a pas déjeuné à la maison !” Choumkov, pendant ce temps, avait allumé la bougie, et Arkadi Ivanovitch devina tout de suite que son ami s’apprêtait à le réveiller sans faire exprès. De fait, Vassia toussota deux fois de suite, traversa la pièce deux fois de suite, et, finalement, absolument sans faire exprès, il laissa échapper sa pipe qu’il avait entrepris de bourrer dans un coin, près du poêle. Arkadi Ivanovitch éclata d’un rire intérieur.

— Vassia, arrête de faire le malin ! dit-il.

— Arkacha, tu ne dors pas ?

— Ma foi, je me demande ; j’ai l’impression que je ne dors pas.

— Oh, Arkacha ! Bonsoir, mon gentil ! Ah, vieux frère ! Ah, vieux frère… ! Tu ne sais pas ce que je vais te dire !

— Eh non, je ne sais pas ; approche-toi un petit peu.

Vassia, comme s'il n'attendait que cela, s'approcha tout de suite, sans soupçonner le moins du monde, du reste, de perfidie de la part d'Arkadi Ivanovitch. Ce dernier, avec une dextérité digne d'éloges, le saisit par les bras, le fit pivoter, l'écrasa sous son poids et se mit, comme on dit, à "pressurer" sa malheureuse victime, ce qui, semblait-il, causait un plaisir indicible au joyeux Arkadi Ivanovitch.

— Je l'ai eu ! s'écria-t-il, je l'ai eu !

— Arkacha, Arkacha, qu'est-ce que tu fais ? Laisse-moi, au nom du ciel, laisse-moi, je vais salir le frac… !

— Et alors ; à quoi il te sert, le frac ? Pourquoi tu es tellement crédule, tu viens t'y fourrer tout seul ? Parle, où tu es allé ? où tu as déjeuné ?

— Arkacha, au nom du ciel, laisse-moi !

— Où tu as déjeuné ?

— Mais c'est ça que je veux te raconter.

— Alors, raconte.

— Mais laisse-moi d'abord.

— Ah bien non, je ne te laisse pas, raconte d'abord !

— Arkacha, Arkacha ! tu ne comprends donc pas que ce n'est pas possible, quoi, pas possible du tout ! criait le débile Vassia, s'arrachant des grosses pattes de son ennemi – il y a des matières, quoi… !

— Quelles matières… ?

— Mais des matières que, quand on commence à les raconter dans une situation pareille, on perd sa dignité ; ce n'est pas possible du tout ; ça fera ridicule – ici, l'affaire, elle n'a rien de ridicule, elle est très grave.

— Va donc, eh, très grave ! ce qu'il ne va pas inventer ! Raconte-moi les choses pour que je rigole, voilà comment il faut que tu me racontes ; les choses graves, je n'en veux pas ; sinon, à quoi tu me sers comme ami ? hein, dis-moi, à quoi tu me sers comme ami ? hein ?

— Arkacha, je te jure, c'est pas possible !

— Taratata…

— Bon, Arkacha ! commença Vassia, couché en travers du lit et essayant de toutes ses forces de donner le plus de gravité possible à ses paroles. Arkacha ! bon, je te le dis ; mais…

— Alors, quoi… ?

— Bon, je suis fiancé !

Arkadi Ivanovitch, sans autre parole inutile, prit, en silence, Vassia dans ses bras, comme un enfant, quoique Vassia fût loin d'être petit, mais, au contraire, assez long, et principalement maigre, et, avec une grande dextérité, il se mit à le porter d'un angle à l'autre de la pièce, en faisant mine de le bercer.

— Tiens, le fiancé, je vais te langer, lui disait-il.

Mais voyant que Vassia gisait dans ses bras, qu'il ne bougeait plus et ne disait plus une parole, il se reprit tout de suite et réalisa que les plaisanteries, visiblement, allaient trop loin ; il le reposa au milieu de la pièce et, de l'air le plus sincère, le plus amical, il lui posa un baiser sur la joue.

— Vassia, tu ne m'en veux pas… ?

— Arkacha, écoute…

— Allez, pour le Nouvel An.

— Mais, moi, ça va ; mais toi, pourquoi tu es si fou, un sale gosse comme ça ? Combien de fois je te l'ai dit : Arkacha, je te jure, ce n'est pas malin, ce n'est pas malin du tout !

— Bon, tu n'es pas fâché ?

— Moi, ça va ; tu m'as déjà vu fâché ? Mais tu m'as fait de la peine, tu comprends !

— Comment je t'ai fait de la peine ? de quelle façon ?

— Je venais te voir comme un ami, le cœur sur la main, pour épancher mon âme devant toi, te raconter mon bonheur…

— Mais quel bonheur ? Pourquoi tu ne me dis rien… ?

— Mais, enfin, je me marie ! répondit Vassa avec dépit, parce que, réellement, il était un petit peu furieux.

— Toi ! toi, tu te maries ! alors, c'est vrai ? s'écria, avec force obscénités, Arkacha. Non, non… mais qu'est-ce qu'il y a ? il parle comme ça, et les larmes qui coulent… ! Vassia, mon petit Vassiouk, mon petit fiston, arrête ! Non mais, c'est vrai, alors ?

Et, une nouvelle fois, Arkadi Ivanovitch se précipita vers lui pour le serrer dans ses bras.

— Bon, tu comprends ce qui s'est passé, maintenant ? dit Vassia. Tu es gentil, tu es un ami, je le sais. Je viens vers toi avec une telle joie, avec toute une exaltation dans l'âme, et, brusquement, toute cette joie du cœur, toute cette exaltation, je dois te la découvrir en gigotant en travers du lit, avec ma dignité perdue… Tu comprends, Arkacha, continuait Vassia en

riant à moitié, ça s'est fait sous une forme comique ; quoi, je ne m'appartenais plus, d'une certaine façon, à cette minute-là. Cette affaire-là, je ne pouvais pas l'abaisser… Tu m'aurais demandé encore comme elle s'appelle ? Tiens, sur la croix, tu m'aurais tué sur place, je ne t'aurais rien dit.

— Mais, Vassia, pourquoi tu ne disais rien ! tu me l'aurais dit plus tôt, je ne t'aurais pas fait de farces, s'écria Arkadi Ivanovitch, empli d'un réel désespoir.

— Bon, arrête, quoi, arrête ! je disais comme ça… Tu sais bien d'où ça vient, tout ça – c'est parce que j'ai bon cœur. Ce qui me fait de la peine, c'est que je n'ai pas pu te le dire comme j'aurais voulu, te rendre heureux, te faire plaisir, te le raconter bien, t'en faire part avec bienséance… Je te jure, Arkacha, je t'aime tellement que, je crois bien, sans toi, moi, je ne me serais pas marié, et, même, je n'aurais pas pu vivre, tout simplement !

Arkadi Ivanovitch, qui était extrêmement sentimental, riait et pleurait à la fois en écoutant Vassia. Vassia aussi. Ils se jetèrent à nouveau dans les bras l'un de l'autre et oublièrent ce qui s'était passé.

— Mais comment, comment ça ? raconte-moi tout, Vassia ! Moi, vieux frère, excuse-moi, je suis sidéré, complètement sidéré ; ça m'a comme foudroyé, je te jure ! Mais non, vieux frère, tu as inventé, je te jure, tu l'as inventé, c'est des mensonges ! s'écria Arkadi Ivanovitch et il regarda les yeux de Vassia avec un doute non feint, mais, y découvrant une éclatante confirmation de sa décision inébranlable de se marier aussi vite que possible, il se précipita dans le lit et se mit à y faire des galipettes de joie, si fort que les murs en tremblèrent.

— Vassia, assieds-toi là ! s'écria-t-il, après avoir enfin retrouvé une position assise sur le lit.

— Non, mon vieux, je te jure, je ne sais même pas comment je commence, par quoi !

Ils se regardaient tous deux, emplis d'une émotion joyeuse.

— Qui c'est, Vassia ?

— Les Artémiev… ! prononça Vassia, d'une voix affaiblie de bonheur.

— Non ?

— Si, je t'ai rebattu les oreilles avec eux, et après, je n'ai plus rien dit, et, toi, tu n'as même rien remarqué. Oh, Arkacha, ce que ça m'a coûté, de te le cacher ; mais j'avais peur de parler, j'avais peur ! Je pensais que ça ne marcherait pas, et, moi, tu comprends, je suis amoureux, Arkacha ! Mon

Dieu, mon Dieu ! Tu vois quelle histoire, commença-t-il, s'interrompant sans cesse sous le coup de l'émotion, elle avait eu un fiancé, il y a un an de ça, mais, brusquement, il a reçu un ordre de mission, je ne sais plus où ; moi, je l'ai connu – enfin, le genre que c'était, bon ! Bon, et donc, il n'écrivait plus du tout, disparu. Elles, elles attendent, elles attendent ; qu'est-ce que ça voulait dire… ? Brusquement, ça fait quatre mois de ça, il revient, marié, et pas une visite chez elles. La grossièreté ! La bassesse ! Et puis, personne pour prendre leur défense. Elle a pleuré, elle a pleuré, la malheureuse, et, moi, je suis tombé amoureux d'elle… mais moi, ça fait longtemps, c'est depuis toujours que j'étais amoureux ! Bon, je me suis mis à la consoler, je venais, je venais… bon, et, je te jure, je ne sais pas moi-même comment ça s'est passé, tout ça, et moi aussi, elle m'a aimé ; il y a une semaine, je n'y ai pas tenu, je me suis mis à pleurer, à sangloter, je lui ai tout dit – bon ! que je l'aimais – tout, quoi… ! “Moi aussi, je suis prête à vous aimer, Vassili Pétrovitch, mais je suis une pauvre jeune fille, ne vous moquez pas de moi ; et puis, je n'ai le droit d'aimer personne.” Bon, vieux, tu comprends ! tu comprends… ? Et c'est là qu'on a échangé nos promesses ; moi, je me demandais, comme ça, je me demandais, je me demandais : comment le dire à sa maman ? Elle, elle me dit : “C'est difficile, attendez un petit peu ; elle a peur ; pour le moment, encore, qui sait, elle ne voudra pas de vous pour moi” ; elle pleure, elle aussi. Moi, sans rien lui dire, aujourd'hui, je lui ai tout déballé, à la maman. Lisanka, devant elle – à genoux, moi aussi… bon, et elle nous a bénis. Arkacha, Arkacha ! mon gentil ! on va vivre ensemble ! Non, pour rien au monde je ne te quitterai.

— Vassia, j'ai beau te regarder, je n'y crois pas, je te jure, je ne sais pas, je n'arrive pas à y croire, ma main au feu. Vraiment, j'ai toujours comme l'impression… Ecoute, mais, comment ça, tu te maries… ? Et comment je n'étais pas au courant, hein ? Vraiment, Vassia, bon, je te l'avoue, tant qu'à faire, moi aussi j'ai pensé à me marier ; mais comme c'est toi, maintenant, qui te maries, alors ça ne fait rien ! Bon, tous mes vœux, tous mes vœux de bonheur… !

— Vieux frère, maintenant, je me sens le cœur si tendre, et l'âme, mais si légère… – dit Vassia, qui se leva et arpenta la chambre, très ému. C'est vrai, hein, c'est vrai ? Toi aussi, tu ressens la même chose ? Nous allons vivre pauvres, bien sûr, mais nous serons heureux ; ça, ce n'est pas une chimère ;

notre bonheur, hein, il n’est pas écrit dans les livres : c’est pour de vrai, hein, que nous serons heureux… !

— Vassia, Vassia, écoute !

— Quoi ? dit Vassia, s’arrêtant devant Arkadi Ivanovitch.

— Une idée qui me vient ; vraiment, je ne sais pas, j’ai un peu peur de la dire… ! Tu m’excuses, hein, mais ôte-moi d’un doute. De quoi est-ce que tu vas vivre ? Non, tu sais, je suis exalté que tu te maries, bien sûr, je suis exalté, et je ne me contrôle pas, mais – tu vas vivre de quoi ? hein ?

— Ah, mon Dieu, mon Dieu ! toi alors, Arkacha ! dit Vassia, regardant Néfédévitch d’un air de profonde surprise. C’est vrai, qu’est-ce qui t’arrive ? Même la vieille, elle n’y a pas pensé deux minutes, quand je lui ai tout présenté clairement. Demande-moi, avec quoi ils vivaient ? Cinq cents roubles par an, à trois ; toute la pension qui leur revenait, après le défunt. Ils vivent à trois, elle, et la vieille, et le petit frère, en plus, qu’on lui paye l’école dessus – voilà comment ils vivent ! Il n’y a que nous, tiens, qui sommes des capitalistes ! Et moi, regarde, certaines années, les bonnes, je peux même en gagner sept cents !

— Ecoute, Vassia ; excuse-moi ; moi, je te jure, je dis ça comme ça, tout ce que je pense seulement, c’est comment ne pas casser ça – comment ça, sept cents roubles ? seulement trois cents…

— Trois cents… ! Et Ioulian Mastakovitch ? tu oublies ?

— Ioulian Mastakovitch ! mais c’est une affaire pas sûre, vieux frère ; ce n’est pas comme les trois cents roubles de salaire, où le moindre rouble est un ami fidèle. Ioulian Mastakovitch, bien sûr, bon, même, c’est un grand homme, je l’estime, je le comprends, parce qu’il se tient si haut, comme ça, et, je te jure, je l’aime beaucoup, parce qu’il t’aime, et qu’il te fait des cadeaux pour ton travail, alors qu’il pourrait ne pas payer et se commander directement un fonctionnaire – mais, concède-le toi-même, Vassia… Ecoute encore ; ce n’est pas des bêtises, ce que je dis ; je suis d’accord, dans tout Pétersbourg, on ne trouvera pas une écriture comme la tienne, d’écriture, je suis prêt à l’admettre, conclut Néfédévitch non sans exaltation, mais si, d’un coup, Dieu t’en préserve ! tu cessais de plaire, si, d’un coup, tu ne lui convenais plus – d’un coup, toutes les affaires chez lui elles s’arrêtent, si, d’un coup, il en prend un autre – bon, mais, je ne sais pas, enfin, ce qui peut se passer ! Ioulian Mastakovitch, c’est comme de la fumée, Vassia…

— Ecoute, Arkacha, mais, à ce train-là, tu sais, le plafond, il peut nous tomber dessus, là, maintenant…

— Oui, bien sûr, bien sûr… non, je ne dis rien…

— Non, écoute-moi, écoute – tu vois : comment il pourrait se séparer de moi… ? Non, mais, écoute seulement, écoute. Tout ce qu'il me dit, je le fais soigneusement ; il est tellement gentil, aujourd'hui, Arkacha, aujourd'hui, il m'a donné cinquante roubles d'argent !

— Sérieusement, Vassia ? alors, c'est une prime ?

— Une prime ! non, de sa poche à lui. Il me dit : “Bon, vieux, cinq mois que tu n'as rien touché ; si tu veux, prends ; merci, il me dit, merci, je suis content…” je te jure ! ce n'est pas pour rien, quand même, il me dit, que tu travailles pour moi – c'est vrai ! il m'a dit ça comme ça. Les larmes qui me sont venues, Arkacha. Seigneur mon Dieu !

— Ecoute, Vassia, et ses papiers, tu les as finis ?

— Non… je n'ai pas encore fini.

— Vas… Senka ! mon petit ange ! mais qu'est-ce que tu fais ?

— Ecoute, Arkadi, ça ne fait rien, j'ai encore deux jours, j'aurai le temps…

— Mais comment ça se fait que tu n'as pas écrit ?

— Non mais, non mais ! Tu me regardes d'un air tellement abattu, j'en ai toutes les entrailles qui se retournent, j'ai le cœur qui se ronge ! Hein, non, mais c'est vrai ? Tu me tues toujours, comme ça ! Il se met à crier : ah ah ah !!! Mais réfléchis : bon, quoi, et alors ? Mais je finirai, je te jure, je finirai…

— Et si tu ne finis pas ? s'écria Arkadi en bondissant. Et, aujourd'hui même, il t'a donné une prime ! Toi, tu te maries… Aïe, aïe, aïe… !

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien, s'écria Choumkov, je m'y mets tout de suite, à la minute ; ça ne fait rien !

— Comment tu as pu faillir comme ça, Vassioutka ?

— Oh, Arkacha ! Mais est-ce que je pouvais rester sur place ? Est-ce que j'étais moi-même ? Mais, même au bureau, j'arrivais juste à y rester ; je n'arrivais pas à me calmer le cœur… ah ! ah ! j'y passerai toute la nuit, et toute la nuit de demain, et celle d'après-demain encore, et – je terminerai… !

— Il en reste beaucoup ?

— Ne dérange pas, au nom du Ciel, ne dérange pas, tais-toi…

Arkadi Ivanovitch, sur la pointe des pieds, s'approcha du lit et s'assit dessus ; puis, brusquement, il eut envie de se lever, mais, encore une fois, il fut obligé de se rasseoir, se souvenant qu'il pouvait déranger, même si, sous

le coup de l'émotion, il ne pouvait pas rester assis : on voyait qu'il avait été complètement retourné par la nouvelle et que la première exaltation n'avait pas encore fini de bouillir en lui. Il lança un regard vers Choumkov, ce dernier lui lança un regard, lui sourit, le menaça du doigt, ensuite de quoi, fronçant les sourcils d'une façon terrible (comme si toute la force de son travail se concentrait dans ce geste), il plongea ses yeux dans les papiers.

On avait l'impression que, lui non plus, il n'avait pas encore dompté son émotion, il changeait les plumes, il tournait sur la chaise, se cherchait une position, se remettait à écrire, mais sa main tremblait et refusait de bouger.

— Arkacha ! Je leur ai parlé de toi, s'écria-t-il soudain, comme s'il se souvenait de quelque chose.

— Vraiment ? s'écria Arkadi. Je voulais juste te le demander – alors ?

— Alors ? Ah mais je dirai tout plus tard ! Tiens, je te jure, c'est ma faute, ça m'est sorti de la tête, que je ne voulais rien dire avant d'avoir écrit quatre pages ; mais j'ai repensé à toi, et puis à eux. Vieux frère, je ne sais pas, je n'arrive pas à écrire ; je repense tout le temps à vous…

Vassia sourit.

Il y eut un silence.

— Beuh ! quelle mauvaise plume ! s'écria Choumkov, en la cognant, de dépit, sur la table. Il en prit une autre.

— Vassia ! écoute ! un mot…

— Bon ! mais vite, et pour la dernière fois.

— Il t'en reste beaucoup ?

— Ah, vieux… ! – Vassia grimaça si fort que c'était à croire qu'il n'y avait rien de plus horrible et de plus assassin que cette question. – Beaucoup, énormément !

— Tu sais, j'avais une idée…

— De quoi ?

— Non, rien, pas grave, écris.

— Mais quoi, quoi ?

— Il est six heures passées, Vassiouk !

Ici, Néfédévitch sourit et fit un clin d'œil malin à Vassia, mais toujours, cependant, avec une certaine timidité, ne sachant pas comment il le prendrait.

— Bon, quoi ? dit Vassia qui, renonçant à écrire, le regardait droit dans les yeux et, même, pâlissait dans l'attente.

— Tu sais quoi ?

— Au nom du Ciel, quoi ?

— Tu sais quoi ? Tu es bouleversé, tu n'arriveras pas à bien travailler… Attends, attends, attends, attends – je vois, je vois – écoute ! se mit à dire Néfédévitch, bondissant, exalté, de son lit et interrompant Vassia qui se mettait à parler, en réfutant de toutes ses forces ses répliques. D'abord, ce qu'il faut, c'est se calmer, il faut se concentrer, hein, c'est vrai ?

— Arkacha ! Arkacha ! s'écria Vassia, bondissant de son siège. J'y passerai toute la nuit, je te jure, toute la nuit !

— Mais oui, oui ! Tu t'endormiras seulement au matin.

— Je ne m'endormirai pas, pour rien au monde, je ne m'endormirai pas…

— Non, pas possible, pas possible ; bien sûr que tu t'endormiras, endors-toi à cinq heures. A huit heures, je te réveille. Demain, c'est fête ; tu t'y remets et tu copies toute la journée… Ensuite, la nuit et – mais il t'en reste beaucoup ?

— Mais, tiens, tiens… !

Vassia, tremblant d'enthousiasme et d'attente, lui montra son cahier.

— Tiens !

— Ecoute, vieux frère, mais ça ne fait pas beaucoup…

— Mon gentil, il m'en reste encore, dit Vassia, posant sur Néfédévitch un regard d'une timidité incroyable, comme si c'était de lui que dépendait l'autorisation d'y aller ou pas.

— Combien ?

— Deux… feuillets…

— Et alors ? bon, écoute ! Hein qu'on aura le temps de finir, je te jure qu'on aura le temps !

— Arkacha !

— Vassia ! écoute ! En ce moment, pour le Nouvel An, tout le monde se rassemble en famille, et nous, toi et moi, on n'a personne, on est comme orphelins… hein ! Vassenka… !

Néfédévitch saisit Vassia et le serra dans ses étreintes de lion…

— Arkadi, c'est décidé !

— Vassiouk, je voulais juste t'en parler. Tu vois, Vassiouk, mon gros nounours ! Ecoute ! Ecoute ! mais…

Arkadi s'arrêta, bouche bée, parce que, sous le coup de l'extase, il ne pouvait plus parler. Vassia le tenait par les épaules, il le regardait dans les yeux et remuait les lèvres comme si, lui-même, il voulait achever pour lui.

— Alors ! murmura-t-il enfin.
— Présente-moi aujourd'hui !
— Arkadi ! Allons-y, prendre le thé ! Tu sais quoi ? Tu sais quoi ? On ne restera même pas jusqu'au Nouvel An, on repartira avant, s'écria Vassia plein d'une inspiration réelle.
— C'est-à-dire deux heures, pas plus pas moins.
— Et, ensuite – séparation jusqu'à ce que j'aie fini… !
— Vassiouk… !
— Arkadi !
Trois minutes plus tard, Arkadi était endimanché. Vassia se contentait de se brosser, parce qu'il n'avait même pas ôté son frac : tellement il s'était mis au travail avec zèle.
Ils sortirent précipitamment dans la rue, aussi gais l'un que l'autre. Il fallait aller du quartier de Pétersbourg jusqu'à la Kolomna. Arkadi Ivanovitch mesurait ses pas d'un mouvement vif et énergique, de telle sorte qu'à sa seule démarche on pouvait voir toute la joie qu'il éprouvait au bien-être d'un Vassia qui se sentait, lui, de plus en plus heureux. Vassia trottait à pas plus menus, mais sans perdre sa dignité. Au contraire, Arkadi Ivanovitch ne l'avait jamais vu sous un jour plus avantageux. A cette minute, c'était comme s'il se respectait plus, et le défaut physique bien connu dont souffrait Vassia, défaut dont le lecteur n'est pas encore au fait (Vassia était un peu bossu), et qui éveillait toujours un sentiment de compassion et de profond amour dans le bon cœur d'Arkadi Ivanovitch, concourait encore plus à présent à cet attendrissement profond que son ami nourrissait envers lui à cette minute et dont Vassia, à l'évidence, se trouvait digne de toutes les façons. Arkadi Ivanovitch en avait même envie de pleurer de bonheur ; mais il se retint.
— Où tu vas, où tu vas, Vassia ? C'est plus court par là ! s'écria-t-il, voyant que Vassia se dirigeait vers le boulevard Voznessenski.
— Ne dis rien, Arkacha, ne dis rien…
— Je te jure, c'est plus près, Vassia.
— Arkacha ! tu sais quoi ? commença Vassia d'un ton mystérieux, d'une voix qui se mourait quasiment de bonheur. Tu sais quoi ? J'ai envie d'apporter un petit cadeau à Lizanka…
— Quoi donc ?
— Ici, vieux frère, à l'angle, Mme Leroux, un magasin merveilleux !
— Ah, oh ?

— Une petite coiffe, mon mignon, une petite coiffe ; tout à l'heure, la petite coiffe que j'ai vue, mais si mignonne : façon, il paraît, *Manon Lescaut**{1}, ça s'appelle – une merveille ! rubans couleur cerise, et, si ce n'est pas cher… Arkacha, mais même si c'était cher… !

— A mon avis, tu es mieux que tous les poètes, Vassia ! allons-y… !

Ils se précipitèrent, et, deux minutes plus tard, ils entraient dans le magasin. Ils furent accueillis par une Française aux yeux noirs et aux cheveux bouclés, qui, tout de suite, au premier coup d'œil qu'elle lança à ses clients, se trouva aussi gaie et heureuse qu'ils l'étaient eux-mêmes, et plus heureuse encore, si c'est possible. Vassia, dans son exaltation, était prêt à couvrir Mme Leroux de baisers…

— Arkacha ! dit-il à mi-voix, jetant son regard habituel vers toutes les merveilles sublimes et grandioses qui se dressaient, sur de petits piquets, sur l'immense comptoir du magasin. Des merveilles ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que c'est ? Ça, par exemple, ce petit bonbon, tu vois ? – chuchota Vassia, montrant la mignonne petite coiffe du bout, mais pas du tout celle qu'il voulait acheter, parce que, déjà de loin, il était tombé en extase, il en avait dévoré des yeux une autre, la fameuse, la vraie, celle qui était exposée tout à fait à l'autre bout.

A la façon dont il la regardait, on pouvait croire que quelqu'un allait la lui prendre, ou la lui voler, ou que la coiffe elle-même, juste pour que Vassia ne puisse pas l'acquérir, allait s'envoler dans les airs et s'échapper.

— Voilà, dit Arkadi Ivanovitch en en indiquant une, voilà, d'après moi, la meilleure.

— Oui, Arkacha ! ça, même, ça te fait honneur ; je te jure, je commence même à t'estimer pour ton goût, dit Vassia, rusé comme un singe, dans l'émotion de son cœur, devant Arkacha, elle est splendide, ta coiffe, mais, celle-là, regarde un peu !

— Tu pourrais en trouver une mieux ?

— Regarde un peu ici !

— Celle-là ? dit Arkadi avec un doute.

Mais quand Vassia, incapable d'en supporter plus, l'arracha du petit piquet duquel, semblait-il, elle s'envola d'elle-même, comme sous l'effet de la joie de tomber sur un si bon acheteur, après une longue attente, quand se mirent à bruire tous ses rubans, ses ruches et ses dentelles, un cri d'extase inattendu s'exhala de la puissante poitrine d'Arkadi Ivanovitch. Même Mme Leroux qui avait conservé toute son indubitable dignité et sa primauté

en affaire de goût pendant tout le temps qu'avait duré le choix et n'avait gardé le silence que par condescendance, récompensa Vassia d'un plein sourire d'approbation, si bien que tout en elle, son regard, et son geste, et son sourire, prononça d'un seul coup – oui ! vous avez deviné et vous êtes digne du bonheur qui vous attend.

— Ces coquetteries, ces coquetteries qu'elle se faisait toute seule ! se mit à crier Vassia, transportant tout son amour sur sa bien-aimée coiffe. Elle s'était cachée exprès, la coquine, oh ma farceuse, oh ma petite chérie !

Et il lui posa un baiser, c'est-à-dire un baiser sur l'air qui l'entourait, parce qu'il avait peur de toucher son trésor.

— Ainsi se dissimulent le vrai mérite et la vertu, ajouta Arkadi, exalté, choisissant pour l'humour une citation tirée du journal spirituel qu'il avait lu le matin. Alors, Vassia, qu'est-ce qu'on fait ?

— Vivat, Arkacha ! Mais tu fais de l'humour aujourd'hui, tu vas faire une *furore*, comme ils disent, chez les femmes, je te le prédis. Madame Leroux, madame Leroux !

— Monsieur désire ?

— Ma bonne amie, madame Leroux… !

Mme Leroux lança un regard vers Arkadi Ivanovitch et lui fit un sourire condescendant.

— Vous ne pouvez pas croire à quel point je vous adore à cet instant… Permettez-moi de vous embrasser… – et Vassia fit un baiser à la marchande.

Résolument, il fallait faire appel à toute sa dignité, à cet instant, pour ne pas déchoir avec un garnement pareil. Mais j'affirme qu'il fallait, en plus, posséder toute cette grâce et cette amabilité congénitales, véritables, avec lesquelles Mme Leroux accueillit l'exaltation de Vassia. Elle lui pardonna, et elle sut adopter en une circonstance pareille une conduite si pleine de grâce, d'intelligence ! Pouvait-on réellement se fâcher contre Vassia ?

— Madame Leroux, combien ça coûte ?

— Celle-là, c'est cinq roubles-argent, répondit-elle, reprenant son sérieux, avec un nouveau sourire.

— Et celle-là, madame Leroux ? dit Arkadi Ivanovitch, en désignant son choix.

— Celle-là, c'est huit roubles-argent.

— Non, permettez ! Non, permettez ! Non, accordez-moi, madame Leroux, non, laquelle est la mieux, la plus gracieuse, la plus charmante,

laquelle des deux vous ressemble le plus ?

— Celle-là, elle est plus riche, mais, votre choix, *c'est plus coquet**.

— Ah, bah c'est celle-ci qu'on prend !

Mme Leroux prit une feuille d'un papier fin, mais fin, la fixa avec une petite épingle, et, semblait-il, la feuille avec la coiffe enveloppée était devenue encore plus légère qu'avant, sans la coiffe. Vassia prit tout cela précautionneusement, le souffle court, s'inclina devant Mme Leroux, dit encore quelque chose de très aimable et ressortit du magasin.

— Je suis un *viveur*{2}, Arkacha, je suis né pour être un *viveur* ! criait Vassia, en riant aux éclats, s'inondant d'un petit rire inaudible et nerveux et fuyant les passants que, tous ensemble, il soupçonnait de vouloir attenter, en la froissant, à sa précieuse coiffe !

— Ecoute, Arkadi, écoute ! commença-t-il, une minute plus tard, et quelque chose de solennel, quelque chose d'un amour si fort qu'il était impossible, se mit à résonner dans le timbre de sa voix. Arkadi, je suis si heureux, mais si heureux… !

— Vassenka ! et moi, comme je suis heureux, mon petit mignon !

— Non, Arkacha, non, ton amour pour moi est infini, je le sais ; mais tu ne peux pas ressentir ne serait-ce que le centième de ce que je ressens à cet instant. J'ai le cœur tellement plein, mais plein ! Arkacha ! Je suis indigne de ce bonheur ! Je le sens, je le pressens. En quoi je le mérite, disait-il d'une voix pleine de sanglots étouffés, qu'est-ce que j'ai fait pour ça, dis-moi ! Regarde, tous ces gens, toutes ces larmes, tout ce malheur, toute cette vie quotidienne sans fête ! Et moi ! moi, il y a une jeune fille, mais tellement bien, qui m'aime, moi… mais tu vas la voir tout de suite, tu comprendras ce cœur noble. Je suis né pour un rang inférieur, maintenant, j'ai un grade, et un traitement indépendant – un salaire. Je suis né avec une infirmité physique, je suis un peu bossu. Regarde, elle m'a aimé, comme je suis. Aujourd'hui, Ioulian Mastakovitch s'est montré tellement gentil, tellement attentionné, tellement poli ; c'est rare quand il me parle ; il vient me voir : "Alors, quoi, Vassia (je te jure, il m'a appelé "Vassia"), tu vas te payer du bon temps pour les fêtes, hein ?" (et il riait, en disant ça).

"C'est-à-dire, je lui dis, Votre Excellence, il y a une chose, et, là, je prends courage, et je lui dis : – Oui, j'aurai du bon temps, si ça se trouve, Votre Excellence", je te jure, j'ai dit ça. Là, il m'a donné de l'argent, et puis, après ça, il m'a encore dit deux mots. Moi, vieux frère, je me suis mis à pleurer, je te jure, les larmes qui me sont venues, et, lui aussi, je crois bien,

il a été ému, il me secoue l'épaule et il me dit : “Ressens les choses, Vassia, ressens les choses toujours comme tu les ressens en ce moment…”

Vassia se tut une seconde. Arkadi Ivanovitch se détourna et, lui aussi, il effaça une larme avec son poing.

— Et encore, et encore…, poursuivit Vassia. Je ne te l'ai encore jamais dit, Arkadi… Arkadi ! Ton amitié, elle me rend tellement heureux, sans toi, je ne pourrais pas vivre – non, non, ne dis rien, Arkacha ! Laisse-moi te serrer la main, laisse…-moi te rem…ercier… !

Vassia, une nouvelle fois, n'acheva pas.

Arkadi Ivanovitch voulut se jeter tout de suite dans les bras de Vassia, mais comme ils étaient en train de traverser une rue et que, presque sous leurs oreilles, on entendit un strident “Gare, gare, gare !”, tous les deux, apeurés et émus, coururent jusqu'au trottoir. Arkadi Ivanovitch en fut même content. La seule excuse qu'il trouva à l'épanchement de reconnaissance de Vassia était le côté exceptionnel de la minute. Lui-même, il sentait monter du dépit. Il sentit que, jusqu'à présent, il avait fait tellement peu pour Vassia ! Il en avait eu honte pour lui-même, quand Vassia s'était mis à le remercier pour si peu ! Mais ils avaient devant eux encore toute la vie, et Arkadi Ivanovitch eut un soupir de soulagement…

Résolument, on ne les attendait plus du tout ! La preuve – ils étaient déjà en train de prendre le thé ! Mais, vraiment, parfois, les vieux sont plus perspicaces que les jeunes ! Et encore, quels jeunes ! Parce que Lizanka, c'est le plus sérieusement du monde qu'elle assurait qu'il ne viendrait plus : “Il ne viendra plus, maman ; mon cœur le sent déjà, qu'il ne viendra plus” ; et sa maman, elle, disait toujours que son cœur à elle, au contraire, sentait qu'il viendrait absolument, qu'il ne pourrait pas y tenir, qu'il allait accourir, et que, même, au bureau, en ce moment, il n'avait pas beaucoup de travail, avec le Nouvel An ! Lizanka, quand elle ouvrit, ne s'y attendait pas – elle n'en crut pas ses yeux, et elle les accueillit le souffle coupé, le cœur battant d'un seul coup la chamade, comme un petit oiseau qu'on viendrait d'attraper, tout empourprée, rouge comme une pivoine, ou une petite cerise (et c'est terrible comme elle ressemblait à une petite cerise). Mon Dieu, quelle surprise ! Quel “ah !” de bonheur s'envola de ses lèvres !

— Ouh, le farceur ! Oh mon chéri ! s'écria-t-elle, les bras autour du cou de Vassia…

Mais imaginez-vous son étonnement, toute sa honte soudaine : tout de suite derrière Vassia, comme s'il cherchait à se cacher derrière, se tenait, un

peu perdu, Arkadi Ivanovitch. Il faut avouer qu'il était maladroit avec les femmes, même très maladroit, même, une fois, il était arrivé que… Mais, cela, plus tard. Et donc, mettez-vous à sa place, à lui aussi : il n'y avait rien de drôle là-dedans ; il se tenait dans l'entrée, avec ses caoutchoucs, sa capote, sa chapka, qu'il s'était empressé d'arracher de sa tête, le cou entouré de la plus laide des façons par une écharpe de laine jaune des plus moches, et nouée par derrière, pour accroître l'effet. Tout cela, il fallait le démêler, l'enlever au plus vite, pour se montrer sous un jour plus avenant, parce que l'homme n'est pas né qui ne cherche pas à se montrer sous un jour avenant. Et là, Vassia, insupportable, juste pour vous mettre en rage, même si c'était le même gentil, le même adorable Vassia, mais, malgré tout, enfin, l'insupportable, l'impitoyable Vassia !

— Voilà, criait-il, Lizanka, et voilà mon Arkadi ! Comment tu le trouves ? Voilà mon meilleur ami, prends-le dans tes bras, embrasse-le, Lizanka, embrasse-le d'avance, quand tu le connaîtras mieux, tu le couvriras de baisers…

Qu'aurait donc pu, non mais, je vous demande, qu'aurait pu faire Arkadi Ivanovitch ? Il n'avait pas encore démêlé la moitié de l'écharpe ! Je vous jure, parfois, j'ai même honte devant les excès d'exaltation de Vassia ; elle dénote, bien sûr, cette exaltation, un cœur d'or, mais… ça ne se fait pas, ce n'est pas bien !

Ils entrèrent enfin tous deux. La petite vieille était indiciblement heureuse de faire connaissance avec Arkadi Ivanovitch ; elle avait tellement entendu parler de… Mais elle n'acheva pas. Le "ah !" joyeux, qui venait de retentir dans la pièce, l'arrêta au milieu de sa phrase. Mon Dieu ! Lizanka se tenait devant sa petite coiffe qu'elle avait déballée par surprise, les bras croisés le plus naïvement du monde, et avec un sourire, mais un sourire… Mon Dieu, mais pourquoi *Mme** Leroux n'avait-elle pas une coiffe encore plus belle !

Ah, mon Dieu, mais où pourriez-vous trouver une coiffe plus belle ? Ça, vous pouvez courir ! Où pourrez-vous en trouver une mieux ? Je suis sérieux ! Moi, finalement, je commence à même, d'une certaine façon, m'indigner, et même à m'affliger un peu devant l'ingratitude des amoureux. Non, mais, regardez vous-mêmes, messieurs, regardez que peut-il y avoir de mieux que ce cupidon de petite coiffe ! Non, mais regardez… Mais non, non, mes reproches sont vains ; maintenant, ils sont tombés de mon avis ; c'était l'erreur d'un instant, une brume, la fièvre des sentiments ; je suis prêt

à leur pardonner… Mais regardez, tout de même… vous me pardonnerez, messieurs, je parle toujours de cette petite coiffe : une petite coiffe de tulle, toute légère, un large ruban couleur cerise, recouvert d'une dentelle qui se prolonge entre le tulle et les ruches, avec, derrière, deux rubans, si longs, si larges ; ils vont retomber un tout petit peu plus bas que la nuque, sur le cou… Il suffit juste, toute la coiffe, de la mettre juste un peu sur la nuque ; non, regardez ; mais je vous demande, après ça… ! Mais je vois que vous ne regardez pas… ! Ça vous est égal, je parie ! Vous avez les yeux tournés ailleurs… Vous regardez ces deux grosses, grosses petites larmes, comme des perles, qui ont jailli, en une seconde, sur les prunelles noires comme le jais, se sont mises à trembler une seconde sur les longs cils puis qui sont retombées sur cet air, et non ce tulle, qui composait toute l'œuvre d'art de *Mme** Leroux… Et, à nouveau, le dépit qui me prend ; ces deux larmes, elles n'étaient presque pas pour la coiffe… ! Non ! à mon avis, pour offrir des choses pareilles, il faut être un homme de sang-froid. C'est seulement là qu'on peut l'estimer à sa valeur ! Je vous l'avoue, messieurs, je reste sur la coiffe !

Ils prirent place – Vassia et Lizanka, et la petite vieille avec Arkadi Ivanovitch ; ils engagèrent la conversation, et Arkadi Ivanovitch sut se maintenir à la hauteur. Je lui rends cette justice avec joie. C'était même surprenant, venant de lui. Après deux mots sur Vassia, il réussit, avec éclat, à faire porter la conversation sur Ioulian Mastakovitch, son bienfaiteur. Et il parla d'une façon si intelligente, mais si intelligente, que la conversation, je vous jure, ne s'arrêta pas de toute une heure. Il fallait voir la maestria, le tact avec lesquels Arkadi Ivanovitch touchait à certaines particularités de Ioulian Mastakovitch, particularités qui avaient un rapport direct ou indirect avec Vassia. Mais la petite vieille fut sous le charme, réellement sous le charme : elle le lui avoua d'elle-même, elle prit exprès Vassia un petit peu à l'écart et lui dit que son ami était un jeune homme tout à fait remarquable, des plus aimables, et, surtout, un jeune homme si sérieux, et si grave. Vassia faillit éclater de rire de bonheur. Il se souvint comme le grave Arkacha l'avait tordu pendant tout un quart d'heure sur son lit ! Puis la petite vieille fit un clin d'œil à Vassia et lui dit de sortir en cachette derrière elle, et en faisant bien attention, vers la pièce voisine. Il faut avouer qu'elle commit presque une mauvaise action envers Lizanka : par un surcroît d'amour, bien sûr, elle la trahit et se mit en tête de montrer en cachette le cadeau que Lizanka préparait à Vassia pour le Nouvel An. C'était un portefeuille, orné

de perles, d’or et d’un dessin splendide : d’un côté, on avait représenté un élan, absolument comme naturel, qui courait comme un dieu, et tellement beau, tellement ressemblant ! De l’autre côté, il y avait le portrait d’un général célèbre, lui aussi magnifique et tout à fait ressemblant. Je ne parle pas de l’extase de Vassia. Pendant ce temps, dans la salle, on n’avait pas perdu son temps. Lizanka était venue directement vers Arkadi Ivanovitch. Elle lui avait pris les deux mains, elle l’avait remercié d’il ne savait trop quoi, et Arkadi Ivanovitch finit par deviner qu’il s’agissait de son inestimable Vassia. Lizanka était même profondément émue : elle savait qu’Arkadi Ivanovitch était un ami tellement sincère de son fiancé, qu’il l’aimait tellement, qu’il veillait tellement sur lui, qu’il l’aidait à chaque pas de conseils salvateurs, que, réellement, elle, Lizanka, elle ne pouvait pas ne pas le remercier, ne pouvait pas se retenir de cette gratitude, qu’elle espérait, enfin, qu’Arkadi Ivanovitch l’aimerait, elle aussi, ne serait-ce qu’une moitié de ce qu’il aimait Vassia. Ensuite, elle se mit à le questionner pour savoir si Vassia faisait attention à sa santé, elle exprima une certaine crainte devant l’exaltation extrême de son caractère, devant sa méconnaissance des hommes et de la vie pratique, dit qu’elle veillerait sur lui religieusement, qu’elle le protégerait et réchaufferait ses jours et qu’elle espérait, enfin, qu’Arkadi Ivanovitch, non seulement ne les abandonnerait pas, mais vivrait même avec eux.

— Nous serons tous les trois comme un seul homme ! s’écria-t-elle dans une animation des plus naïves.

Mais il fallait partir. Bien sûr, on voulut les retenir, mais Vassia déclara net que c’était impossible. Arkadi Ivanovitch témoigna de la même chose. On demanda, bien sûr, pourquoi, et l’on découvrit immédiatement qu’il y avait une tâche, confiée par Ioulian Mastakovitch à Vassia, une tâche urgente, importante, terrifiante, qu’il fallait présenter le surlendemain matin, et que, non seulement elle n’était pas finie, mais qu’il l’avait même complètement laissée à l’abandon. Maman poussa un grand “ah !” quand elle l’apprit et Lizanka, tout simplement, prit peur, se mit à s’inquiéter et chassa même Vassia. Le dernier baiser n’y perdit rien du tout ; il fut plus rapide, plus court, mais, en revanche, plus brûlant et plus fort. Ils se séparèrent enfin et les deux amis s’en retournèrent chez eux.

Immédiatement, avec ivresse, ils commencèrent à se livrer leurs impressions, sitôt qu’ils se furent retrouvés dehors. Il fallait s’y attendre : Arkadi Ivanovitch était amoureux, mortellement amoureux de Lizanka ! Et

à qui pouvait-il confier cela sinon à ce veinard de Vassia ? C'est ce qu'il fit : il n'éprouva pas la moindre honte et avoua tout, séance tenante, à Vassia. Vassia riait affreusement et fut terriblement content, il fit même remarquer qu'il avait bien raison et, qu'à présent, ils allaient être encore plus amis.

— Tu as lu dans mon cœur, Vassia, dit Arkadi Ivanovitch, oui ! je l'aime, elle, comme toi ; elle sera mon ange, à moi aussi, comme le tien, parce que votre bonheur rejaillira sur moi, et il me réchauffera aussi. Moi aussi, elle sera ma patronne, Vassia ; elle aura mon bonheur entre ses mains ; qu'elle s'occupe de toi et de moi pareil. Oui, l'amitié pour toi, l'amitié pour elle ; vous, maintenant, pour moi, vous êtes inséparables ; j'aurai, comme ça, deux êtres comme toi, au lieu d'un seul…

Arkadi se tut suite à un surcroît d'émotion ; quant à Vassia, il fut bouleversé jusqu'au fond de son âme par ces paroles. Le fait est qu'il ne se serait jamais attendu à de telles paroles, venant d'Arkadi. En général, Arkadi Ivanovitch ne savait pas parler, et il n'aimait pas du tout, non plus, rêver ; à présent, il venait de se lancer dans les songeries les plus joyeuses, les plus fraîches, les plus illuminées !

— Comme je vais veiller sur vous deux, vous protéger, se remit-il à dire. D'abord, ce que je ferai, Vassia, c'est que je serai le parrain de vos enfants, du premier au dernier, et, ensuite, Vassia, il faut aussi s'occuper un peu de l'avenir. Il faut acheter des meubles, il faut louer un appartement, pour que vous ayez, et elle et toi, des petites chambres à vous. Tu sais, Vassia, dès demain, je cours voir les petites annonces sur les portails. Trois… non, deux pièces, on n'a pas besoin de plus. Ce que je me dis, même, Vassia, c'est que j'ai dit des bêtises, tout à l'heure, il y aura assez d'argent ; je pense bien ! Il a suffi que je regarde ses yeux, j'ai tout de suite compris qu'il y en aurait assez. Tout pour elle ! Ouh, comme on va travailler ! Maintenant, Vassia, on peut même prendre un risque et payer dans les vingt-cinq roubles pour un logement. Le logement, vieux frère, c'est tout ! De belles chambres… ça y est, on est contents et les songes sont clairs ! Et, ensuite, Lizanka sera notre caissier à tous les deux : pas un kopeck de trop ! Que je perde du temps dans une taverne, maintenant ! Mais pour qui tu me prends ? Jamais ! Et puis, il y a les suppléments, les primes, parce que, notre service, nous le ferons avec zèle, holà ! ce qu'on va travailler, comme des bœufs dans un champ… ! Non, mais, imagine-toi (et la voix d'Arkadi Ivanovitch en faiblit de plaisir) d'un coup, comme ça, complètement par surprise, trente roubles,

ou juste vingt-cinq, qui vous tombent dessus… ! Et, à chaque prime, c'est une petite coiffe, ou une écharpe, des bas, je.ne sais pas ! Il faut absolument qu'elle me tricote une écharpe ; regarde comme elle est moche, la mienne : jaune, pourrie, tout le malheur qu'elle m'a fait aujourd'hui ! Toi aussi, Vassia, je te retiens : tu me présentes, et moi, avec ma loque… mais il ne s'agit pas du tout de ça ! Non, de ça, vois-tu : toute l'argenterie, je la prends sur moi ! Je suis obligé de vous faire un petit cadeau – c'est mon honneur, mon amour-propre… ! Ma prime, j'y compte ferme : ils ne vont quand même pas la donner à Skorokhodov, non ? Il ne va pas la garder dans sa poche, ce vieux héron. Moi, vieux, je vais vous acheter des cuillers en argent, de bons couteaux – pas des couteaux en argent, mais des couteaux très bien, et un gilet, c'est-à-dire, le gilet, il sera pour moi : je serai le témoin, tu comprends ! Mais, toi, seulement, attention, maintenant, avec moi, tiens-toi bien, moi, maintenant, aujourd'hui, toute la journée, et demain, et toute la nuit, je vais te surveiller, avec un gourdin, je te tue au travail : finis ! Finis, vieux frère, plus vite ! Et ensuite, on y retourne pour une soirée, et nous serons heureux tous les deux ; on fera une partie de loto… ! On passera de longues soirées – ouh, que c'est bien ! ah, que le diable me prenne, ça me met en rage que je ne puisse pas t'aider. Je m'y mettrais, là, j'écrirais tout pour toi… Pourquoi est-ce qu'on n'a pas la même écriture ?

— Oui, répondit Vassia. Oui ! il faut se dépêcher. Je pense qu'il doit être dans les onze heures ; il faut se dépêcher… Au travail !

Et, à ces mots, Vassia qui, pendant tout ce temps avait tantôt souri, tantôt essayé d'interrompre par telle ou telle remarque exaltée l'épanchement des émotions de son ami, et, en un mot, avait fait preuve d'une animation des plus totales, se recroquevilla soudain, se tut et se mit presque à courir sur le trottoir. Une espèce d'idée pesante, semblait-il, venait soudain de glacer sa tête enflammée ; son cœur, semblait-il, venait de se serrer.

Arkadi Ivanovitch commença même à s'inquiéter ; à ses questions précipitées, Vassia ne répondait presque plus, ou il les repoussait d'un ou deux mots, parfois d'une exclamation, qui, souvent, n'avaient rien à voir.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive, Vassia ? s'écria-t-il enfin, parvenant tout juste à le rattraper. Tu t'inquiètes donc à ce point… ?

— Oh, vieux, assez bavardé ! répondit Vassia avec, même, une pointe de dépit.

— Ne t’en fais pas, Vassia, arrête, l’interrompit Arkadi, je t’ai déjà vu à l’ouvrage, tu en as déjà écrit bien plus avec bien moins de temps… tu y arriveras, facile ! Toi, c’est un vrai don que tu as ! Au pire, tu pourrais même un peu presser la plume : ils ne vont pas en faire des lithographies, tout de même, de tes écritures. Tu as le temps… ! sauf que tu es ému, en ce moment, tu es distrait, tu auras plus de mal à travailler…

Vassia ne répondit rien, ou marmonna quelque chose dans sa barbe, et, tous les deux, pleins d’une inquiétude réelle, ils regagnèrent leur logement au pas de course.

Vassia se plongea tout de suite dans ses papiers. Arkadi Ivanovitch se tapit et se blottit tout de suite, se déshabilla en silence et s’allongea sur le lit, sans quitter Vassia des yeux… Il lui vint une espèce d’épouvante… “Qu’est-ce qui lui arrive ? se dit-il en voyant le visage blême de Vassia, ses yeux enflammés, l’inquiétude que trahissait chacun de ses gestes. – Il a même la main qui tremble… mince alors, non ! Il ne faudrait pas lui conseiller de dormir une heure ou deux ? Qu’un petit somme lui fasse passer l’agitation.” Vassia, qui venait de finir une page, releva les yeux, regarda fortuitement vers Arkadi, et, rebaissant les yeux tout de suite, se replongea dans le travail.

— Ecoute, Vassia, commença soudain Arkadi Ivanovitch, tu ne ferais pas mieux de dormir un petit peu ? Regarde, tu es complètement fiévreux.

Vassia lança un regard de dépit, et même de rage, vers Arkadi et ne répondit rien.

— Ecoute, Vassia, mais comment tu te traites… ?

Vassia se reprit tout de suite.

— Je prendrais peut-être un peu de thé, Arkacha ? dit-il.

— Comment ça ? pourquoi ?

— Ça me donnera de la force. Je n’ai pas sommeil, non, je ne dormirai pas ! Je vais continuer d’écrire. Mais, là, je me reposerais bien un petit peu avec un verre de thé, et, ce moment pénible, il passerait.

— Bravo, mon vieux Vassia, splendide ! Absolument ; c’est ce que je voulais te proposer. Mais je me demande comment je n’y ai pas pensé plus tôt. Seulement, tu sais quoi ? Mavra ne voudra pas se lever, il n’y aura pas moyen de la réveiller…

— Non…

— C’est des bêtises, n’importe quoi ! s’écria Arkadi Ivanovitch, bondissant, pieds nus, de son lit. Je prépare le samovar tout seul. Je l’ai déjà

fait, quand même… !

Arkadi Ivanovitch se précipita dans la cuisine et se mit à s’affairer autour du samovar ; Vassia continuait à écrire. Arkadi Ivanovitch se rhabilla et courut en plus à la boulangerie, afin que Vassia puisse vraiment prendre des forces pour la nuit. Un quart d’heure plus tard, le samovar était sur la table. Ils se mirent à boire, mais la conversation ne se liait pas. Vassia était toujours distrait.

— Voilà, dit-il enfin, comme s’il revenait à lui, demain, il faut y aller, pour les vœux…

— Toi, ce n’est pas du tout la peine.

— Non, vieux, pas possible, dit Vassia.

— Mais je vais signer à ta place… qu’est-ce que ça te fait ! Toi, demain, travaille. Aujourd’hui, tu pourrais rester jusqu’à cinq heures, comme je t’ai dit, et puis, tu peux dormir. Parce que, sinon, à quoi tu vas ressembler demain ? Je te réveillerai à huit heures pile.

— Mais est-ce que ça sera bien si tu signes à ma place ? dit Vassia, déjà à moitié d’accord.

— Et pourquoi pas ? Tout le monde fait ça… !

— Je ne sais pas, j’ai peur…

— Mais de quoi donc, de quoi ?

— Tu sais, pour les autres, ça ne fait rien, mais Ioulian Mastakovitch – lui, Arkacha, c’est mon bienfaiteur ; s’il remarquait que c’est une autre main…

— S’il remarquait ! Toi alors, Vassiouk ! et comment il pourrait le remarquer… ? Mais, ton nom, c’est terrible ce que je peux le signer comme toi, et je fais une petite boucle pareille, je te jure. Arrête ; qu’est-ce qui t’arrive ! Qui est-ce qui pourrait le remarquer… ?

Vassia ne répondit rien et s’empressa de vider son verre… Puis il hocha la tête d’un air dubitatif.

— Vassia, mon gentil ! Ah, si on y arrivait ! Vassia, mais qu’est-ce qui t’arrive ? Tu me fais peur, je te jure ! Tu sais, tiens, je ne vais pas me coucher, Vassia, je ne vais pas m’endormir. Montre-moi, il t’en reste beaucoup ?

Vassia lui lança un regard tel qu’Arkadi Ivanovitch sentit son cœur qui se retournait et sa langue qui se figeait.

— Vassia ! Qu’est-ce qui t’arrive ? Qu’est-ce que tu as ? Pourquoi tu fais ces yeux ?

— Arkadi, je te jure, demain, j'irai, pour les vœux de Ioulian Mastakovitch.

— Bon, vas-y, si ça te chante ! répondit Arkadi, le regardant de tous ses yeux dans une attente qui le rongeait.

— Ecoute, Vassia, presse un peu ta plume ; je ne te conseille rien de mal, non, sérieusement ! Combien de fois Ioulian Mastakovitch lui-même, il l'a dit, que ce qui lui plaisait le plus dans ta plume, c'est que c'était net ! C'est Skoropliokhine, seulement, qui aime que ça soit net et que ça soit beau comme un modèle d'écriture, parce que, après, il vous pique les feuilles, et il les rapporte chez lui à ses enfants, pour recopier : lui, les modèles d'écriture, le butor, il n'ira pas les acheter ! Mais, Ioulian Mastakovitch, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il demande, c'est : que ça soit net, net, net… ! Qu'est-ce que tu veux encore ! Je te jure ! Vassia, je ne sais même pas comment te parler… J'ai peur, même… Tu me tues avec ton angoisse.

— C'est rien, c'est rien ! répétait Vassia, et, épuisé, il s'affaissa sur une chaise.

Arkadi s'inquiéta.

— Tu ne voudrais pas un peu d'eau ? Vassia ! Vassia !

— Ça va, ça va, dit Vassia en lui serrant la main. Moi, c'est rien ; je me suis juste senti comme de la tristesse, Arkadi. Et je ne peux même pas te dire pourquoi. Ecoute, parle-moi plutôt d'autre chose ; ne me rappelle pas…

— Calme-toi, au nom du Ciel, calme-toi, Vassia. Tu vas finir, je te jure, tu vas finir ! Et quand bien même tu ne finirais pas, où serait le malheur ? Comme si c'était un crime, je ne sais pas !

— Arkadi, reprit Vassia, avec un regard si grave sur son ami que ce dernier eut réellement très peur, car jamais encore Vassia ne s'était inquiété d'une façon si affreuse. Si j'étais seul, comme avant… Non ! je ne te dis pas ça. J'ai toujours envie de te dire, de te confier, comme à un ami… Mais, bon, pourquoi je t'inquiéterais… ? Tu vois, Arkadi, aux uns, il est donné beaucoup, les autres, ils font des petites choses, comme moi. Bon, mais si on exige de toi de la reconnaissance, de la gratitude – et que, toi, tu te montres incapable ?

— Vassia, résolument, je ne te comprends pas !

— Jamais je n'ai été ingrat, poursuivait Vassia d'une voix douce, comme s'il réfléchissait en lui-même. Mais si je ne suis pas en état d'exprimer tout ce que je ressens, le résultat, je ne sais pas… Le résultat, Arkadi, c'est que, réellement, j'aurai comme l'air ingrat, et, ça, ça me tue.

— Mais enfin, mais pourquoi ! Ce serait ça, toute ta gratitude, d'avoir fait ta copie dans les délais ? Réfléchis, Vassia, à ce que tu dis ! Est-ce que c'est là qu'elle s'exprime, la gratitude ?

Vassia se tut soudain et écarquilla les yeux sur Arkadi, comme si cet argument inattendu avait détruit ses doutes. Il esquissa même un sourire, mais, tout de suite, il reprit son air pensif. Arkadi, qui avait pris ce sourire pour la fin de toutes les peurs, et l'inquiétude qui venait de reparaître pour une résolution à quelque chose de mieux, se vit au comble de la joie.

— Bon, vieux frère Arkacha, quand tu te réveilleras, dit Vassia, regarde-moi ; si j'allais m'endormir, par malheur ; mais, maintenant, je me mets au travail… Arkacha ?

— Quoi ?

— Non, juste comme ça, rien, je… je voulais…

Vassia se mit à l'ouvrage et se tut, Arkadi se recoucha. Ni l'un ni l'autre n'avaient dit un seul mot sur la Kolomna. Peut-être avaient-ils senti qu'ils avaient commis comme une faute, à faire la fête au mauvais moment. Arkadi Ivanovitch s'endormit très vite, toujours angoissé pour Vassia. A sa grande surprise, il se réveilla à huit heures du matin précises. Vassia dormait sur sa chaise, la plume à la main, pâle et fourbu ; la bougie s'était consumée. Dans la cuisine, Mavra s'affairait avec le samovar.

— Vassia, Vassia ! s'écria Arkadi, effrayé… Tu t'es endormi à quelle heure ?

Vassia ouvrit les yeux et bondit de sa chaise…

— Ah ! dit-il. Mais j'ai dormi… !

Il se précipita tout de suite vers ses papiers – rien ; tout était en ordre ; pas une tache d'encre ou de suif.

— Je pense que j'ai dû m'endormir vers les six heures, dit Vassia. Comme il fait froid la nuit !

— Tu as repris un peu de forces ?

— Oui, oui, c'est rien, maintenant, c'est rien !

— Bonne année, Vassia, vieux frère.

— Le bonjour, vieux frère, le bonjour ; toi aussi, mon gentil.

Ils s'étreignirent. Vassia avait le menton tremblant, les yeux humides. Arkadi Ivanovitch se taisait : il avait très mal ; ils prirent tous deux leur thé à la hâte…

— Arkadi ! J'ai décidé, je vais y aller moi-même, chez Ioulian Mastakovitch…

— Mais puisqu’il ne remarquera pas…

— J’ai la conscience, comment dire, vieux frère, qui me torture.

— Mais c’est pour lui que tu travailles, pour lui que tu te tues… arrête ! Non, moi, tu sais quoi, vieux, je vais passer…

— Où ça ? demanda Vassia.

— Chez les Artémiev, pour leur souhaiter la nouvelle année, de ma part et de la tienne.

— Mon gentil, mon chéri ! Bon ! et moi, je reste là ; oui, je vois ça, c’est une bonne idée que tu as eue ; moi, ici, n’est-ce pas, je travaille, je ne reste pas à me tourner les pouces ! Attends une petite minute, je vais écrire une lettre.

— Ecris, vieux frère, écris, tu as le temps ; que je me lave, que je me rase, que je nettoie mon frac. Bon, vieux frère Vassia, on aura de la joie et du bonheur ! Embrasse-moi, Vassia !

— Ah, vieux frère, si ça pouvait…

— C’est ici qu’habite monsieur le fonctionnaire Choumkov ? fit une voix d’enfant dans l’escalier.

— Ici, mon petit monsieur, ici, fit Mavra, faisant entrer leur hôte.

— Qui est-ce ? Quoi, quoi ? s’écria Vassia, bondissant de sa chaise et se jetant vers l’entrée. Pétenka, c’est toi… ?

— Bonjour, j’ai l’honneur de vous souhaiter la bonne année, Vassili Pétrovitch, dit un joli petit garçon aux cheveux noirs tout bouclés, ma sœur vous salue bien, et maman aussi, et ma sœur m’a dit de vous embrasser de sa part…

Vassia souleva dans les airs le messager et lui colla sur les lèvres, lesquelles ressemblaient terriblement à celles de Lizanka, un baiser de miel, aussi long qu’exalté.

— Embrasse-le, Arkadi ! dit-il, lui remettant Pétia, et Pétia, sans avoir retouché terre, passa tout de suite dans les mains puissantes et avides, au plein sens de ce terme, d’Arkadi Ivanovitch.

— Mon petit mignon, tu veux du thé ?

— Merci beaucoup. On en a déjà pris ! Aujourd’hui, on s’est levés tôt. On est allés à la messe, toute la maison. Ma sœur, elle a mis deux heures à me boucler les cheveux, à me pommader, me laver, elle m’a raccommodé mon pantalon, parce que je l’avais déchiré hier, dans la rue, avec Sachka : on jouait aux boules de neige…

— Ah la la la la !

— Bon, elle m'a tout endimanché pour aller vous voir, et puis, ensuite, elle m'a fait plein de baisers partout, elle m'a dit : "Va voir Vassia, souhaite-lui la bonne année, et demande s'il est content, s'il a bien dormi, et puis aussi"… et aussi il faut que je vous demande – oui ! et aussi, si vous avez fini la tâche, hier, que… enfin, je ne sais plus… oui, elle m'a tout noté, dit le gamin, en lisant un papier qu'il venait de sortir de sa poche, oui ! que vous vous inquiétiez.

— Elle sera finie ! Elle le sera ! dis-lui ça, qu'elle sera finie, sans faute, ma parole d'honneur !

— Et encore… Ah ! moi qui oubliais ; ma sœur vous envoie un petit mot et un cadeau, et moi, j'oubliais… !

— Mon Dieu… ! Ah, mon petit chéri ! Où ça… où ? Voilà – ah ! Regarde, vieux frère, ce qu'elle m'écrit. Ma petite chérie, ma colombe ! Tu sais, hier, j'ai vu un portefeuille qu'elle avait pour moi ; elle ne l'a pas fini, alors, voilà, elle me dit, je vous envoie une boucle de mes cheveux, et, le portefeuille, ça sera pour plus tard. Regarde, vieux frère, regarde !

Et, bouleversé d'extase, Vassia montrait à Arkadi Ivanovitch une boucle de cheveux des plus épais et des plus noirs à la lumière ; ensuite, il les baisa avec chaleur et les cacha dans sa poche de gauche au plus près de son cœur.

— Vassia ! je te commanderai un médaillon pour ces cheveux ! finit par dire Arkadi Ivanovitch d'une voix décidée.

— Et nous, on aura du veau, et demain, de la moelle ; maman elle veut faire des biscuits… et il n'y aura pas de bouillie de millet, dit le petit garçon après avoir réfléchi à la façon d'achever son babillage.

— Ouh, quel gentil garçon ! s'écria Arkadi Ivanovitch. Vassia, tu es le plus heureux des mortels !

Le gamin finit son thé, reçut le petit billet, un millier de baisers et sortit, aussi alerte et bienheureux qu'il était entré.

— Bon, vieux frère, reprit un Arkadi Ivanovitch tout réjoui, tu vois comme c'est bien, tu vois ! Tout s'arrange pour le mieux, ne sois pas triste, n'aie pas peur ! Termine, Vassia, termine ! A deux heures, je suis rentré ; je passe chez eux, et ensuite chez Ioulian Mastakovitch…

— Bon, adieu, vieux frère, adieu… Ah, si seulement… ! Bon, c'est bien, vas-y, c'est bien, dit Vassia, moi, vieux frère, c'est sûr, je n'irai pas chez Ioulian Mastakovitch.

— Adieu.

— Attends, vieux frère, attends ; dis-leur… enfin, bon, ce qui te viendra ; elle, embrasse-la… et redis-moi, mon vieux, redis-moi tout après…

— Mais oui, mais bon, évidemment, bien sûr ! C'est le bonheur qui t'a tout retourné ! C'est l'inattendu ; tu n'es plus toi-même depuis hier. Tu ne t'es pas encore reposé de tes émotions d'hier. Non, mais bien sûr ! Remets-toi, mon gentil Vassia ! Adieu, adieu !

Les amis se séparèrent enfin. Pendant toute la matinée, Arkadi Ivanovitch fut distrait et ne pensa qu'à Vassia. Il connaissait son caractère faible, impressionnable. “Oui, c'est le bonheur qui l'aura retourné, je ne me trompe pas ! se disait-il en lui-même. Mon Dieu ! Mais, moi aussi, il m'a donné le bourdon. De quoi il peut vous faire une tragédie, cet homme-là ! Un vrai délire ! Ah, il faut le sauver ! il faut le sauver !” reprit Arkadi, sans remarquer lui-même qu'il considérait déjà comme un malheur ce qui n'était, à l'évidence, que de petits désagréments domestiques, des choses, au fond, de rien du tout. C'est seulement à onze heures qu'il parvint chez le portier de Ioulian Mastakovitch, pour ajouter son humble nom à la longue colonne de gens honorables qui signaient chez le portier sur une feuille tachée d'encre et déjà entièrement noire de signatures. Mais quelle ne fut pas sa surprise quand il vit passer sous ses yeux la propre signature de Vassia Choumkov ! Cela le sidéra. “Qu'est-ce qui lui arrive ?” pensa-t-il. Arkadi Ivanovitch, qui, récemment encore, avait repris espoir, ressortit abattu. De fait, c'est un malheur qui se préparait ; mais où ? mais lequel ?

Il parvint à la Kolomna avec des idées noires, il fut d'abord distrait, mais, après avoir un peu parlé avec Lizanka, il ressortit les larmes aux yeux, parce que, réellement, il avait pris peur pour Vassia. Il rentra chez lui en courant et, sur le bord de la Néva, il se retrouva nez à nez avec Choumkov. Lui aussi, il était en train de courir.

— Où tu vas ? s'écria Arkadi Ivanovitch.

Vassia s'arrêta, comme surpris en flagrant délit de crime.

— Non, vieux frère, rien ; je voulais faire un tour.

— Tu n'y as pas tenu, tu allais à la Kolomna ? Ah, Vassia, Vassia ! Mais pourquoi tu es allé chez Ioulian Mastakovitch ?

Vassia ne répondit pas ; puis il fit un geste d'impuissance et dit :

— Arkadi ! Je ne sais pas ce qui m'arrive ! Je…

— Arrête, Vassia, arrête ! Je le sais bien, ce que c'est. Calme-toi ! Tu es agité, tu es bouleversé depuis hier ! Réfléchis : hein, comment ne pas le supporter ! Tout le monde qui t'aime, tout le monde qui s'occupe de toi, ton

travail qui avance, tu vas le finir, tu vas le finir sans faute, je le sais : tu t'es imaginé je ne sais quoi, tu as des espèces de peurs…

— Non, c'est rien, c'est rien…

— Tu te souviens, Vassia, tu te souviens, ça t'est déjà arrivé ; tu te souviens, quand tu as eu ton premier grade, toi, de bonheur et de reconnaissance, tu as doublé ton zèle, et tu n'as juste fait que gâcher ton travail. En ce moment, c'est exactement pareil…

— Oui, oui, Arkadi, mais, maintenant, c'est autre chose, ce n'est plus du tout ça…

— Mais comment ça, pas ça, enfin ! Et ton travail, en plus, si ça se trouve, il est tout sauf urgent, et toi, tu es en train de te tuer…

— Rien, rien, c'est juste comme ça. Bon, allez, viens !

— Mais quoi, tu rentres, alors, tu ne vas pas les voir ?

— Non, vieux frère, avec la tête que j'ai… ? J'ai changé d'avis. Juste, je n'ai pas pu rester seul sans toi ; mais, bon, maintenant, tu es là, et je vais me remettre à écrire. Viens !

Ils reprirent leur chemin et gardèrent le silence un certain temps. Vassia était pressé.

— Tu ne me demandes pas de leurs nouvelles ? dit Arkadi Ivanovitch.

— Ah, si ! Alors, Arkachenka, ça va ?

— Vassia, je ne te reconnais plus !

— Non, c'est rien, c'est rien. Mais raconte-moi tout, Arkacha ! dit Vassia d'une voix suppliante, comme s'il voulait éviter toutes les explications.

Arkadi Ivanovitch fit un soupir. Il se sentit vraiment perdu avec Vassia.

Les nouvelles de la Kolomna le ranimèrent un peu. Il se remit même à parler. Ils déjeunèrent. La petite vieille avait rempli de biscuits les poches d'Arkadi Ivanovitch, et, en les dégustant, les deux amis s'égayèrent. Après le repas, Vassia promit de faire une petite sieste, pour travailler toute la nuit. De fait, il se coucha. Le matin, quelqu'un à qui il ne pouvait pas refuser appela Arkadi Ivanovitch pour le thé. Les amis se séparèrent. Arkadi décida de rentrer le plus tôt possible, peut-être même à huit heures. Les trois heures de leur séparation furent pour lui comme trois ans. Il s'échappa enfin pour retrouver Vassia. Pénétrant dans la pièce, il vit que tout était sombre. Vassia n'était pas là. Il appela Mavra. Mavra dit qu'il avait passé son temps à écrire, puis qu'il avait marché de long en large dans la pièce, puis ensuite, il y avait une heure, il s'était sauvé, en disant qu'il serait de retour dans une demi-heure ; "Et quand, n'est-ce pas, Arkadi Ivanovitch, il serait de retour,

eh ben dis-lui, n'est-ce pas, la vieille, conclut Mavra, que je suis allé me promener, et trois fois, non, quatre fois, il m'a fait répéter."

"Il est chez les Artémiev !" se dit Arkadi Ivanovitch et il hocha la tête.

Une minute plus tard, il bondit, ranimé par l'espoir. Il a fini, tout simplement, se dit-il ; voilà tout ; il n'y a pas tenu et il aura couru là-bas. Du reste, non ! Il m'aurait attendu… Que je regarde un peu où il en est…

Il alluma la bougie et se précipita vers le bureau de Vassia : le travail allait son train et, semblait-il, il n'en restait plus tellement avant la fin. Arkadi Ivanovitch voulut pousser son enquête un peu plus loin, mais, soudain, ce fut Vassia qui rentra…

— Ah, tu es là ? s'écria-t-il, tressaillant de peur.

Arkadi Ivanovitch se taisait. Il avait peur d'interroger Vassia. Ce dernier baissa les yeux et, sans rien dire lui non plus, il se mit à ranger ses papiers. Enfin, leurs yeux se rencontrèrent. Le regard de Vassia était si suppliant, si implorant, si écrasé qu'Arkadi se sentit tressaillir quand il le rencontra. Son cœur se mit à trembler, se remplit d'un seul coup…

— Vassia, mon vieux frère, qu'est-ce qui t'arrive ? Qu'est-ce que tu as ? s'écria-t-il, se jetant vers lui et le serrant dans ses bras. Explique-toi avec moi ; je ne la comprends pas, cette angoisse que tu as ; qu'est-ce qui t'arrive, mon pauvre martyr ? Hein ? Raconte-moi, ne me cache rien. Ce n'est pas possible que ce soit seulement…

Vassia se serra de toutes ses forces contre lui et fut incapable d'articuler un mot. Son souffle s'était coupé.

— Arrête, Vassia, arrête ! Mais même si tu n'arrives pas à terminer, où est le malheur ? Je ne te comprends pas : ouvre-moi ce qui te torture. Tu vois, moi, pour toi… Ah, mon Dieu, mon Dieu ! répétait-il, marchant de long en large dans la pièce et saisissant tout ce qui lui tombait sous la main, comme si c'était autant de remèdes, là, maintenant, pour Vassia. Moi-même, demain, à ta place, je vais aller trouver Ioulian Mastakovitch, je vais lui demander, le supplier, qu'il te donne encore un jour de délai. Je vais lui expliquer tout, mais tout, si seulement ça te torture tellement…

— Dieu t'en garde ! s'écria Vassia, et il devint plus pâle qu'un mort. C'était à peine s'il arrivait à tenir debout.

— Vassia, Vassia… !

Vassia revint à lui. Ses lèvres tremblaient ; il voulait dire quelque chose mais ne pouvait que serrer convulsivement la main d'Arkadi… Sa main

était glacée. Arkadi se tenait devant lui, plein d'une attente torturante et angoissée. Vassia releva les yeux vers lui.

— Vassia, mais enfin, Vassia ! Tu me retournes le cœur, mon gentil, mon pauvre mignon.

Les larmes jaillirent à flot des yeux de Vassia : il se jeta sur la poitrine d'Arkadi.

— Je t'ai trahi, Arkadi ! dit-il. Je t'ai trahi ; pardonne-moi, pardon ! J'ai trahi ton amitié…

— Quoi, quoi, Vassia ? Qu'est-ce qui se passe ? demanda Arkadi, réellement épouvanté.

— Voilà… !

Et Vassia, d'un geste désespéré, tira de son tiroir et jeta sur la table six énormes cahiers pareils à celui qu'il était en train de recopier.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Voilà ce qu'il faut que je prépare pour après-demain. Et je n'en ai même pas fait le quart ! Ne me pose pas de questions, ne me pose pas de questions… comment ça a pu se faire ! reprit Vassia, qui déversa tout de suite de lui-même ce qui le torturait si fort. Arkadi, mon ami ! Je ne sais pas moi-même ce qui m'est arrivé ! C'est comme si j'étais en train de sortir d'une espèce de rêve. J'ai complètement perdu trois pleines semaines. J'allais toujours… je… j'allais la voir… J'avais le cœur en sang, je me torturais… de ne pas savoir… et puis je ne pouvais pas écrire. Et je n'y pensais même pas. C'est seulement maintenant, quand le bonheur me tombe dessus, que je me réveille.

— Vassia ! commença Arkadi Ivanovitch d'une voix décidée. Vassia ! Je te sauverai. Je comprends tout ça. C'est une chose sérieuse, ça. Je te sauverai ! Ecoute, écoute-moi : dès demain, je vais trouver Ioulian Mastakovitch… Ne secoue pas la tête, non, écoute ! Je lui raconterai tout comme c'est ; permets-moi de le faire, ça… Je lui expliquerai… je suis prêt à tout ! Je lui raconterai comme tu es en train de te tuer, comme ça te torture.

— Tu sais que c'est maintenant que tu es en train de me tuer ? prononça Vassia, tout transi d'épouvante.

Arkadi Ivanovitch commença par pâlir, mais se reprit et partit tout de suite d'un grand rire.

— Ce n'est que ça ? Seulement ça ? dit-il. Mais voyons, Vassia, voyons ! Tu n'as pas honte ! Non, mais écoute ! Je vois que je te fais de la peine. Tu

vois, je te comprends : je sais ce qui se passe en toi. Ça fait déjà cinq ans qu'on vit ensemble, Dieu soit loué ! Tu es gentil, et tellement tendre, mais tu es faible, si faible que c'est impardonnable. Même Lizavéta Mikhaïlovna a déjà eu le temps de le remarquer. En plus, tu es un rêveur, et ça non plus, ce n'est pas bien : il y a de quoi perdre la boule, vieux frère ! Ecoute, mais je sais bien de quoi tu as envie ! Tu as envie, par exemple, que Ioulian Mastakovitch devienne complètement fou, et encore, je parie, qu'il donne un bal, tellement il serait heureux de ton mariage… Non, attends, attends ! Tu fais la moue. Tu vois, il a suffi que je parle un peu, tu m'en veux pour Ioulian Mastakovitch ! J'arrête. Moi aussi, n'est-ce pas, je le respecte autant que toi ! Mais, moi, quand même, tu ne voudras pas me contredire, et tu me permettras de penser que tu voudrais qu'il n'y ait plus un seul malheureux sur la terre le jour de ton mariage… Non, vieux frère, accorde-le-moi que tu voudrais que, moi-même, par exemple, ton meilleur ami, d'un coup, j'aie dans les cent mille roubles de capital ; que tous les ennemis qui pourraient exister sur terre, tous, d'un seul coup, comme ça, pour rien, ils se réconcilient, qu'ils s'embrassent tous en pleine rue, sous le coup de la joie, et puis qu'ils viennent tous, ici, je parie, chez nous, nous rendre visite. Mon ami ! mon gentil ! Je ne ris pas, c'est vrai ; ça fait longtemps que tu me dis ce genre de choses, sous plein de formes différentes. Parce que tu es heureux, tu veux que tout le monde, d'un coup, absolument tout le monde devienne heureux. Ça te fait mal, ça te ronge d'être le seul à être heureux ! C'est pour ça qu'en ce moment, tu veux, toi-même, à toute force, être digne de ce bonheur, et je parie, te purifier la conscience, faire, je ne sais pas, une espèce d'acte de foi ! Non, mais je comprends que tu es prêt à te torturer parce que, là où il fallait que tu montres ton zèle, ton savoir-faire… bon, je veux bien, ta reconnaissance, comme tu dis, d'un coup, toi, tu fais une faute ! Ça te fait un mal terrible, l'idée que Ioulian Mastakovitch va tiquer, ou même qu'il sera mécontent quand il verra que tu n'as pas été à la hauteur des espérances qu'il a placées en toi. Ça te fait mal de penser que tu entendras des reproches de la part de celui que tu considères comme ton bienfaiteur – et ça, à un moment pareil ! Quand, toi, tu as le cœur qui déborde de joie, et quand tu ne sais pas sur qui déverser ta reconnaissance… N'est-ce pas que j'ai raison ? N'est-ce pas ?

Arkadi Ivanovitch, qui avait la voix tremblante en concluant, se tut et reprit son souffle.

Vassia regardait son ami avec amour. Ses lèvres esquissaient un sourire.

Ce fut même comme l'attente d'un espoir qui ranima son visage.

— Bon, alors, écoute-moi, recommença Arkadi, encore plus inspiré par l'espoir. Il ne faut pas que Ioulian Mastakovitch change dans la bienveillance qu'il a pour toi. C'est ça, non, mon bon Vassia ? Et si c'est ça, alors, c'est moi, dit Arkadi, bondissant de sa place, qui vais me sacrifier pour toi. Demain, je vais trouver Ioulian Mastakovitch… Et ne me contredis pas ! Toi, Vassia, ta faute, tu en fais un crime. Et lui, Ioulian Mastakovitch, c'est un homme généreux et plein de compassion, et, en plus, il n'est pas comme toi ! Lui, mon vieux frère Vassia, il nous écoutera, toi et moi, il ne nous laissera pas dans le malheur. Alors ! Tu es rassuré ?

Vassia, les larmes aux yeux, serra la main d'Arkadi.

— Ça va, Arkadi, ça va, dit-il, c'est une affaire conclue. Bon, je n'ai pas fini, bon, et d'accord ; je n'ai pas fini, bon, je n'ai pas fini. Et ce n'est pas la peine que tu y ailles ; je vais tout lui dire moi-même, moi, je vais y aller. Maintenant, je me suis calmé, je suis complètement tranquille ; toi, seulement, n'y va pas… Et écoute.

— Vassia, mon bon ami ! s'écria, tout heureux, Arkadi Ivanovitch. Moi, je reprenais ce que tu me disais ; je suis content que tu aies changé d'avis, que tu te sois remis. Quoi qu'il puisse t'arriver, n'importe quoi, je suis avec toi, n'oublie jamais ! Je sais que ça te ronge, que je ne dise rien à Ioulian Mastakovitch – je ne lui dirai rien, mais rien du tout, tu lui diras toi-même. Tu vois : demain, tu vas y aller… ou non, tu ne vas pas y aller, toi, le mieux, tu ne crois pas ? c'est que tu restes à écrire ici, et moi, bon, je vais me renseigner, voir de quoi il s'agit dans cette tâche, si c'est vraiment urgent ou pas, s'il y a une date ou non, et, si tu es en retard, les conséquences que ça peut avoir. Tu vois, tu vois ! il y a déjà de l'espoir ; hein, imagine que ça ne soit pas urgent – on peut même y gagner. Ioulian Mastakovitch peut ne pas y penser, et alors, tout est sauvé.

Vassia hocha la tête d'un air dubitatif. Mais son regard reconnaissant ne quittait pas le visage de son ami.

— Bon, ça va, ça va ! Je suis si faible, si fatigué, disait-il, haletant, moi-même je n'ai même plus envie d'y penser. Hein, parlons d'autre chose ! Tiens, tu vois, même, maintenant, je ne vais pas écrire, juste comme ça, je vais finir deux pages, arriver à un point, juste. Ecoute… ça fait longtemps que je voulais te demander : alors, comme ça, tu me connais tellement bien ?

Des larmes coulaient des yeux de Vassia sur les mains d'Arkadi.

— Si tu savais, Vassia, à quel point je t'aime, tu ne m'aurais pas posé cette question – non !

— Non, non, Arkadi, je ne sais pas, parce que… parce que je ne sais pas d'où ça vient que tu m'aimes si fort ! Non, Arkadi, tu le sais, ça, que, même, ton amour, il m'a tué ? Tu le sais, combien de fois, surtout en me couchant, j'ai pensé à toi (parce que je pense toujours à toi quand je m'endors), je m'inondais de larmes, et j'avais le cœur tremblant de ce que… Enfin, de ce que tu m'aimais si fort, et, moi, je n'arrivais pas du tout à soulager mon cœur, je ne pouvais pas du tout te remercier…

— Tu vois, Vassia, tu vois comme tu es… ! Regarde dans quel état tu es maintenant, disait Arkadi, dont toute l'âme, à cet instant, était rongée et qui venait de se souvenir de la scène de la veille, dans la rue.

— Ça va ; tu veux que je me calme, et moi, je n'ai jamais été aussi calme et heureux ! Tu sais… Ecoute, je voudrais tout te raconter, mais j'ai toujours peur de te faire de la peine… Je te fais toujours de la peine et tu me cries dessus ; et, moi, j'ai peur… regarde, comme je tremble, maintenant, je ne sais pas pourquoi. Tu vois, voilà ce que j'ai envie de te dire. J'ai l'impression qu'avant je ne me connaissais pas – non ! et les autres aussi, c'est seulement hier que j'ai appris à les connaître. Non, vieux frère, je ne sentais pas, je n'appréciais pas à sa valeur. Le cœur… que j'avais sec… Ecoute, comment c'est arrivé, qu'à personne, non à personne au monde, je n'aie jamais fait de bien, parce que je ne pouvais pas le faire, même mon aspect, il est désagréable… Et, moi, tout le monde me faisait le bien ! Tiens, toi le premier : est-ce que je ne le vois pas ? Et moi, je me taisais, je me taisais !

— Vassia, arrête !

— Mais quoi, Arkacha ! Mais quoi… ! Moi, c'est rien, non, l'interrompit Vassia, articulant à peine sous l'afflux des larmes. Je t'ai parlé hier de Ioulian Mastakovitch. Et tu le sais bien, il est sévère, austère comme ça, il t'a fait des remarques, même, plusieurs fois et, hier, il s'est mis dans l'idée de plaisanter avec moi, de me choyer, et, son bon cœur, qu'il cache à tout le monde, moi, il me l'a ouvert…

— Eh bien, Vassia, et alors ? Tout ce que ça prouve, c'est que tu es digne de ton bonheur.

— Oh, Arkacha ! Comme j'avais envie de finir tout ce travail… ! Non, je vais gâcher mon bonheur ! J'ai le pressentiment ! Et non, pas à cause de ça ! reprit Vassia parce qu'Arkadi avait lorgné vers ces cent quintaux de travail

urgent qui encombraient la table, c'est rien, c'est juste des feuilles écrites… des bêtises ! Ça, c'est une chose réglée… je… Arkacha, je suis allé les voir, les voir… mais je ne suis pas entré. Je me sentais trop mal – trop oppressé ! Je suis juste resté à la porte. Elle jouait du piano, j'écoutais. Tu vois, Arkadi, dit-il, baissant la voix, je n'ai pas osé entrer…

— Ecoute, Vassia, qu'est-ce qui t'arrive ? Ces yeux que tu me fais ?

— Quoi ? rien ? Je ne me sens pas très bien ; les jambes qui tremblent ; c'est parce que je n'ai pas dormi de la nuit. Oui ! ça me fait un voile vert devant les yeux. J'ai, là, là…

Il indiqua son cœur. Il s'évanouit.

Quand il revint à lui, Arkadi voulut prendre des mesures de contrainte. Il voulut le mettre au lit de force. Vassia refusait absolument. Il pleurait, il se tordait les bras, voulait écrire, voulait absolument terminer ses deux pages. Pour ne pas trop l'énerver, Arkadi le laissa rejoindre ses papiers.

— Tu vois, dit Vassia, s'installant à sa place, tu vois, j'ai une idée qui m'est venue, il y a un espoir.

Il sourit à Arkadi et son visage pâle, de fait, sembla s'illuminer d'un rayon d'espoir.

— Voilà : après-demain, je ne lui apporterai pas tout. Pour le reste, je mentirai, je dirai que ça a brûlé, que ça a été mouillé, que je l'ai perdu… que, finalement, bon, je ne l'ai pas fini, je ne peux pas mentir. Je lui expliquerai tout seul – tu sais quoi ? Je lui expliquerai tout ; je lui dirai ; voilà, n'est-ce pas, je ne pouvais pas… je lui raconterai mon amour ; lui-même, il s'est marié il n'y a pas longtemps, il me comprendra ! Tout ça, je le ferai, bien sûr, avec respect, tout doux ; il verra mes larmes, il sera touché…

— Oui, évidemment, va le voir, va le voir, explique-toi… tu n'auras même pas besoin des larmes ! Pour quoi faire ? Je te jure, Vassia, tu m'as fait une de ces peurs.

— Oui, je vais le voir, je vais le voir. Mais, pour l'instant, laisse-moi écrire, laisse-moi écrire, Arkacha. Je ne ferai de mal à personne, laisse-moi écrire !

Arkadi se jeta sur son lit. Il ne faisait pas confiance à Vassia, il ne lui faisait pas du tout confiance. Vassia était capable de tout. Mais demander pardon, de quoi, comment ? Le problème n'était pas là. Le problème était que Vassia n'avait pas rempli son devoir, que Vassia se sentait coupable *devant lui-même*, se sentait ingrat devant le destin, que Vassia était anéanti,

bouleversé par le bonheur et s'en sentait indigne, que, finalement, il s'était juste trouvé un prétexte pour divaguer dans ce sens-là, et que, depuis la veille, il ne s'était toujours pas remis de sa surprise. “Voilà ce que c'est ! se dit Arkadi Ivanovitch. Il faut le sauver. Il faut le réconcilier avec lui-même. Il se creuse sa propre tombe.” Il réfléchit longtemps et décida d'aller trouver tout de suite Ioulian Mastakovitch, d'aller le trouver dès le lendemain, et de tout lui expliquer.

Vassia continuait d'écrire. Arkadi Ivanovitch, épuisé, se coucha pour réfléchir encore à toute l'affaire, et se réveilla juste avant l'aube.

— Enfer ! Ça recommence ! s'écria-t-il en regardant Vassia ; celui-ci continuait d'écrire.

Arkadi se jeta vers lui, le prit dans ses bras et le coucha de force. Vassia souriait : ses yeux se fermaient de faiblesse. Il pouvait à peine parler.

— Moi aussi, je voulais me coucher, dit-il. Tu sais, Arkadi, j'ai une idée ; je vais finir. J'ai *pressé* la plume ! Je n'étais pas capable de travailler plus ; réveille-moi à huit heures.

Il n'acheva pas et s'endormit comme un mort.

— Mavra ! dit en chuchotant Arkadi Ivanovitch à Mavra qui apportait le thé, il a demandé qu'on le réveille dans une heure. Pour rien au monde ! Qu'il dorme ne serait-ce que dix heures, tu comprends ?

— Je comprends, monsieur, mon bon maître.

— Ne prépare pas le repas, ne t'occupe pas des bûches, ne fais pas de bruit, ou gare ! S'il me demande, dis que je suis parti au bureau, tu comprends ?

— Oui que je comprends, mon bon maître, monsieur ; qu'il repose tant qu'il veut, moi… ! J'ai plaisir, moi, au sommeil des maîtres ; moi, le bien des maîtres, j'y veille dessus. Et, tout à l'heure, la tasse que j'ai cassée et le reproche que monsieur m'a fait, ben c'est pas moi, c'est la chatte Machka qui l'a cassée, et moi, juste, j'ai pas eu l'œil dessus ; dehors, je lui dis, sorcière !

— Chut, tais-toi, tais-toi !

Arkadi Ivanovitch repoussa Mavra dans la cuisine, exigea qu'elle lui donne sa clé et l'enferma à double tour. Puis il partit au bureau. Chemin faisant, il se demandait comment faire pour se présenter devant Ioulian Mastakovitch, est-ce que ce serait à bon escient, pas trop un manque de respect ? Au bureau, il entra d'un air humble, et c'est d'un air humble qu'il demanda si Son Excellence était présente ; on répondit que non, et qu'on ne

l’attendait pas. Arkadi Ivanovitch voulut courir trouver Ioulian Mastakovitch à son adresse personnelle, mais, là, vraiment à bon escient, il réalisa que s’il n’était pas venu, c’est qu’il devait être tout aussi occupé chez lui. Il resta. Les heures lui parurent interminables. L’air de rien, il essaya de se renseigner sur la tâche confiée à Choumkov. Mais personne ne savait rien. On savait seulement que Ioulian Mastakovitch avait daigné lui confier des missions spéciales – lesquelles, personne ne savait. Trois heures sonnèrent enfin, et Arkadi Ivanovitch se précipita chez lui. Dans le vestibule, il fut arrêté par un scribe qui lui dit que Vassili Pétrovitch Choumkov était passé, comme ça, vers les une heure, et avait demandé, ajoutait le scribe, si vous étiez là, et pareil pour Ioulian Mastakovitch. A ces mots, Arkadi Ivanovitch loua un fiacre et arriva à la maison terrorisé.

Choumkov était à la maison. Il arpentait la pièce d’un air extrêmement inquiet. Lançant un regard vers Arkadi Ivanovitch, ce fut comme s’il se reprenait tout de suite, changeait d’avis et s’empressait de cacher son inquiétude. Il se remit à ses papiers sans rien dire. Il évitait, semblait-il, les questions de son ami, elles lui pesaient, il avait lui-même quelque chose derrière la tête et avait déjà résolu de ne pas révéler sa décision, parce qu’on ne pouvait même plus se fier à l’amitié. Cela sidéra Arkadi, et son cœur s’emplit d’une douleur oppressante, insupportable. Il s’assit sur le lit et ouvrit un bouquin, le seul qu’il possédait, sans jamais quitter Vassia des yeux. Mais Vassia gardait un silence obstiné, il écrivait et ne relevait pas la tête. Ainsi passèrent quelques heures, et les tortures d’Arkadi touchèrent au dernier degré. Finalement, à dix heures passées, Vassia releva la tête et posa sur Arkadi un regard obtus, immobile. Arkadi attendait. Il se passa deux-trois minutes ; Vassia gardait le silence.

— Vassia ! cria Arkadi.

Vassia ne répondit pas.

— Vassia ! répéta-t-il, bondissant de son lit. Vassia, qu’est-ce qui t’arrive ? Qu’est-ce que tu as ? lui cria-t-il en accourant vers lui.

Vassia releva la tête et posa sur lui le même regard fixe et obtus. “Il est en état de choc”, se dit Arkadi, tout tremblant de frayeur. Il saisit la carafe d’eau, redressa Vassia, lui versa de l’eau sur la tête, lui humecta les tempes, lui frotta les mains dans les siennes – et Vassia revint à lui.

— Vassia, Vassia ! criait Arkadi, trempé de larmes qu’il ne retenait plus. Vassia, arrête de te tuer, rappelle-toi ! Rappelle-toi… !

Il n'acheva pas et le serra de toutes ses forces dans ses bras. Une sorte de sensation pesante glissa sur le visage de Vassia ; il se frotta et se prit la tête dans les mains, comme s'il avait peur qu'elle éclate.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive ! murmura-t-il enfin, je crois que je me suis cassé. Bon, c'est bien, c'est bien ! Ça va, Arkadi, ne sois plus triste ; ça va ! répéta-t-il, posant sur lui un regard triste et épuisé. A quoi bon s'inquiéter ? Ça va !

— Et c'est toi, c'est toi qui me console, s'écria Arkadi dont le cœur se déchirait. Vassia, dit-il enfin, couche-toi un peu, dors un petit peu, quoi ? Ne te torture pas pour rien ! Après, tu n'en travailleras que mieux !

— Oui, oui ! répétait Vassia. Si tu veux ! Je vais me coucher ; c'est bien ; oui ! tu vois, je voulais finir, mais, maintenant, j'ai changé d'avis, oui…

Et Arkadi l'entraîna vers le lit.

— Ecoute, Vassia, dit-il d'une voix ferme, cette affaire, il faut la régler une fois pour toutes ! Dis-moi, qu'est-ce que tu as dans la tête ?

— Ah ! dit Vassia, avec un geste d'impuissance, épuisé, et retournant sa tête de l'autre côté.

— Arrête, Vassia, arrête ! Décide-toi ! Je ne veux pas être ton assassin : je ne peux plus me taire. Tu ne t'endormiras pas si tu ne prends pas ta décision, je le sais.

— Comme tu veux, comme tu veux, répéta mystérieusement Vassia.

"Il se rend !" se dit Arkadi Ivanovitch.

— Suis-moi, Vassia, dit-il, souviens-toi de ce que j'ai dit, et je te sauverai demain ; dès demain, je déciderai de son sort ! Qu'est-ce que je dis ? Ton sort ! Tu m'as fait tellement peur, Vassia, que je reprends même tes expressions. Ton sort ! Mais c'est des bêtises, c'est rien du tout ! Tu ne veux pas perdre les bonnes dispositions, l'amour, si tu veux, de Ioulian Mastakovitch, oui ! Mais tu ne les perdras pas, tu verras… je…

Arkadi Ivanovitch parla encore longtemps, mais Vassia l'interrompit. Il se redressa à moitié sur son lit, lança ses deux bras autour du cou d'Arkadi Ivanovitch et l'embrassa.

— Ça suffit ! dit-il d'une voix faible. Ça suffit ! Ça va avec ça !

Et, de nouveau, il se retourna vers le mur.

"Mon Dieu ! se disait Arkadi, mon Dieu ! Que lui arrive-t-il ? Il est complètement perdu ; qu'est-ce qu'il s'est donc mis dans la tête ? Il va se ruiner vraiment."

Arkadi le regardait, désespéré.

“S’il pouvait tomber malade, se disait Arkadi, peut-être que ce serait mieux. Avec la maladie, son souci passerait, et tout pourrait s’arranger le mieux du monde. Mais je raconte des bêtises… ! Ah, mon Dieu… !”

Sur ces entrefaites, ce fut comme si Vassia s’était mis à somnoler. Arkadi Ivanovitch s’en réjouit. “Un bon signe !” se disait-il. Il avait décidé de veiller sur lui toute la nuit. Mais Vassia lui-même ne restait pas tranquille. Il n’arrêtait pas de tressaillir, il se tournait et se retournait dans son lit, rouvrant les yeux l’espace d’une seconde. Finalement, la fatigue prit le dessus ; il sombra, sembla-t-il, dans un sommeil de mort. Il était près de deux heures du matin ; Arkadi Ivanovitch se mit à somnoler sur sa chaise, accoudé à la table.

Son sommeil fut inquiet et étrange. Il eut tout le temps l’impression qu’il ne dormait pas et que Vassia, comme avant, restait couché dans son lit. Mais, chose étrange ! il avait l’impression que Vassia faisait semblant, qu’il était même en train de le tromper, et que, là, maintenant, il était en train de se lever, en cachette, en le surveillant du coin de l’œil, et se glissait vers son bureau. Une douleur brûlante s’emparait du cœur d’Arkadi ; il se sentait à la fois rageur, et affligé, et oppressé de voir Vassia qui ne lui faisait pas confiance, qu’il se cachait et se dissimulait. Il voulait se saisir de lui, pousser des cris, le remporter vers le lit… Alors, Vassia, dans ses bras, se mettait à crier, et il ne portait vers le lit qu’un cadavre sans vie. Une sueur froide perlait sur le front d’Arkadi, son cœur battait à rompre. Il ouvrit les yeux et se réveilla. Vassia était assis devant lui au bureau et écrivait.

Se défiant de ses sensations, Arkadi regarda vers le lit : Vassia n’y était pas. Arkadi bondit, terrorisé, et encore sous l’effet de ses rêves. Vassia ne bougea pas. Il continuait d’écrire. Soudain, Arkadi remarqua avec épouvante que Vassia grattait la feuille avec une plume sèche, qu’il tournait des pages entièrement blanches et qu’il était pressé, pressé de remplir ces feuilles, comme s’il accomplissait sa tâche de la plus merveilleuse, de la plus extraordinaire des façons ! “Non, ce n’est pas un état de choc !” se dit Arkadi Ivanovitch, et il se mit à trembler de tout le corps.

— Vassia, Vassia ! mais réponds-moi donc ! s’écria-t-il, le prenant par l’épaule.

Mais Vassia se taisait toujours et continuait de gratter les feuilles avec sa plume sèche.

— Je suis arrivé à *presser* la plume, murmura-t-il, sans relever la tête vers Arkadi.

Arkadi lui saisit le bras et arracha la plume.

Un gémissement jaillit de la poitrine de Vassia. Il baissa la main et releva les yeux vers Arkadi, puis, rongé d'une angoisse torturante, il se passa la main sur le front, comme s'il voulait s'enlever une espèce de fardeau insupportable, un poids de plomb, qui écrasait son être tout entier, et, tout doucement, comme pris dans une songerie, il baissa la tête sur sa poitrine.

— Vassia, Vassia ! s'écria Arkadi Ivanovitch, désespéré. Vassia !

Une minute plus tard, Vassia le regarda. Des larmes étaient figées sur ses grands yeux bleus, et son timide visage pâle exprima une souffrance infinie… Il chuchotait quelque chose.

— Quoi, quoi ? s'écria Arkadi, se penchant vers lui.

— Mais pourquoi, pourquoi moi ? chuchotait Vassia. Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vassia ! Qu'est-ce qui t'arrive ? De quoi tu as peur, Vassia ? De quoi ? s'écria Arkadi, se tordant les bras de désespoir.

— Pourquoi ils veulent m'envoyer à l'armée ? dit Vassia, après avoir regardé droit dans les yeux de son ami. Pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Les cheveux se hérissèrent sur la tête d'Arkadi ; il ne voulait pas y croire. Il restait devant lui comme anéanti.

Une minute plus tard, il se reprenait. “C'est juste comme ça, ça va passer !” se disait-il, tout pâle, les lèvres tremblantes et bleuies, et il courut s'habiller. Il voulait se précipiter séance tenante chez le docteur. Soudain, Vassia l'appela ; Arkadi se jeta vers lui et le serra dans ses bras, comme une mère à qui on arrache son enfant…

— Arkadi, Arkadi, ne le dis à personne ! Tu entends, c'est mon malheur à moi ! Il n'y a que moi à punir…

— Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu as ? Reviens à toi, Vassia, reviens à toi !

Vassia soupira et des larmes muettes coulèrent le long de ses joues.

— Elle, pourquoi il faut la tuer ? Elle, de quoi, mais de quoi elle est coupable… ! marmonna-t-il d'une voix torturante, qui vous ravageait l'âme. Ma faute à moi, ma faute… !

Il se tut une minute.

— Adieu, ma bien-aimée ! Adieu, ma bien-aimée ! chuchotait-il, secouant sa pauvre tête.

Arkadi tressaillit, reprit ses esprits et voulut courir chercher le docteur.

— Allons-y ! C’est l’heure ! s’écria Vassia, entraîné par le dernier mouvement d’Arkadi. Allons-y, vieux frère, allons-y ; je suis prêt ! Raccompagne-moi !

Il se tut et posa sur Arkadi un regard anéanti et méfiant.

— Vassia, ne me suis pas, au nom du Ciel ! attends-moi ici. Je reviens tout de suite, mais tout de suite, disait Arkadi Ivanovitch, perdant la tête à son tour et attrapant sa casquette pour courir chercher un docteur.

Vassia se rassit à la seconde ; il était doux et soumis, mais on voyait luire dans ses yeux une espèce de résolution désespérée. Arkadi revint, saisit sur la table un petit canif ouvert, lança un dernier regard vers le malheureux, et bondit hors du logement.

Il était sept heures passées. La lumière avait chassé les ténèbres dans la pièce depuis longtemps.

Il ne trouva personne. Il courut une heure entière. Tous les docteurs, dont il apprenait les adresses chez les concierges auxquels il demandait s’il n’y avait pas un docteur dans tel ou tel immeuble, étaient déjà partis, qui pour leur travail, qui pour leurs propres affaires. Il y en avait un qui recevait ses patients. Il interrogea longuement et dans tous les détails son serviteur qui lui annonçait la visite de Néfédévitch : de la part de qui, qui ça, comment, qu’est-ce qui l’amenait, et, même, quelle était la description physique de ce visiteur matinal ? – et il conclut qu’il ne pouvait rien faire, qu’il avait beaucoup de travail et ne pouvait pas sortir, et que, ce genre de malades, c’est à l’hôpital qu’il fallait les conduire.

Alors, anéanti, bouleversé, Arkadi, qui était à mille lieues de s’attendre à un dénouement pareil, laissa tout tomber, tous les docteurs de la terre, et retourna chez lui, toujours au pas de course, mortellement effrayé pour Vassia. Il entra en trombe. Mavra, comme si de rien n’était, balayait, cassait du petit bois et s’apprêtait à rallumer le poêle. Il courut dans la pièce – Vassia avait disparu : il était parti.

“Où ça ? Où il est ? Où il ira, le malheureux ?” se dit Arkadi, glacé d’épouvante. Il se mit à interroger Mavra. Elle ne savait rien, n’était au courant de rien, et même, elle ne l’avait pas entendu sortir, que le bon Dieu lui pardonne ! Arkadi courut vers la Kolomna.

Dieu sait pourquoi, il lui était venu à l’esprit qu’il se trouvait là-bas.

Il était déjà neuf heures passées quand il y arriva. On ne l’attendait pas, on ne savait rien, on tombait des nues. Il se tenait devant eux, effrayé, abattu et demandait où était Vassia. La mère sentit ses jambes qui

flanchaient ; elle s’affaissa sur le divan. Lizanka, toute tremblante d’effroi, se mit à l’interroger sur ce qui s’était passé. Que pouvait-il dire ? Arkadi Ivanovitch s’en sortit à la hâte, inventa une espèce de fable que, bien évidemment, personne ne crut, et s’enfuit, les laissant tous bouleversés, sidérés. Il se précipita vers son ministère, pour, au moins, ne pas être en retard, et leur faire savoir, qu’ils prennent des mesures. En chemin, il se dit que Vassia était chez Ioulian Mastakovitch. Ça, c’était le plus juste : Arkadi y avait pensé d’abord, avant la Kolomna. Passant devant le domicile de Son Excellence, il voulut s’arrêter, mais commanda tout de suite de poursuivre la course. Il avait décidé d’essayer de savoir s’il n’était pas au bureau, et, puis, ensuite, s’il ne le trouvait pas là-bas, de se présenter devant Son Excellence, en cas d’extrême urgence, en qualité de faisant un rapport sur Vassia. Il fallait bien que quelqu’un fasse un rapport !

A peine entré dans le vestibule, il se vit entouré par ses collègues plus jeunes, et généralement ceux qui étaient au même niveau que lui, et qui, d’une seule voix, l’assaillirent de questions pour savoir ce qui s’était passé avec Vassia. Ils disaient, tous en même temps, que Vassia était devenu fou et que le point de sa folie, c’était qu’on voulait l’envoyer à l’armée pour non-exécution de sa tâche. Arkadi Ivanovitch répondait de tous les côtés, ou, pour mieux dire, ne répondait positivement à personne, il essayait de pénétrer à l’intérieur. En chemin, il apprit que Vassia se trouvait dans le bureau de Ioulian Mastakovitch, que tout le monde s’y rendait, et que même Esper Ivanovitch s’y était rendu. Cela le freina un peu. Un supérieur lui demanda où il allait et ce qu’il voulait. Il ne le reconnut pas, marmonna quelque chose sur Vassia et se dirigea directement vers le bureau. Là, on entendait déjà la voix de Ioulian Mastakovitch.

— Où allez-vous ? demanda quelqu’un, juste à l’entrée.

Arkadi Ivanovitch fut près d’en perdre ses moyens ; il voulait revenir sur ses pas, mais, par la porte entrouverte, il aperçut son malheureux Vassia. Il ouvrit et se faufila, à pas de loup, dans la pièce. Là régnaient l’agitation et la stupeur, parce que Ioulian Mastakovitch, visiblement, était très affligé. Tous les supérieurs se tenaient autour de lui, ils discutaient et ne comprenaient rien. Vassia se tenait à l’écart. Tout se figea dans la poitrine d’Arkadi quand il leva les yeux vers lui. Vassia était blême, la tête droite, il se tenait au garde-à-vous, les mains sur la couture du pantalon. Il regardait droit dans les yeux de Ioulian Mastakovitch. On remarqua tout de suite Néfédévitch et quelqu’un qui savait qu’ils habitaient ensemble le fit savoir à

Son Excellence. On fit approcher Arkadi. Il voulut répondre quelque chose aux questions qu'on lui posait, lança un regard vers Ioulian Mastakovitch et, voyant qu'une vraie compassion s'exprimait sur son visage, il fut pris de tremblements et se mit à sangloter comme un enfant. Il fit même plus ; il se précipita, saisit la main de son chef et la porta à ses yeux, la mouillant de ses larmes, de sorte, même, que Ioulian Mastakovitch fut forcé de se libérer à la hâte, de secouer sa main en l'air et de dire :

— Ça va, vieux frère, allez, ça va ; je vois bien que tu as bon cœur.

Arkadi sanglotait et jetait sur tous des regards suppliants. Il lui semblait qu'ils étaient tous des frères de son pauvre Vassia, qu'eux aussi, ils se déchiraient et qu'ils pleuraient sur lui.

— Mais comment se fait-il, que lui est-il donc arrivé ? demandait Ioulian Mastakovitch. Pourquoi est-il devenu fou ?

— La re-con-naissance ! pouvait seulement articuler Arkadi Ivanovitch.

On entendit sa réponse avec stupeur, et elle parut à tous aussi étrange qu'invraisemblable : comment pourrait-on devenir fou par reconnaissance ? Arkadi s'expliquait comme il savait.

— Mon Dieu, quel dommage ! murmura enfin Ioulian Mastakovitch. Et l'affaire que je lui avais confiée, sa tâche, elle n'était pas grave du tout, et pas du tout urgente. Comme ça, pour rien, quelqu'un qui s'est perdu ! Eh bien, emmenez-le… !

Ici, Ioulian Mastakovitch s'adressa à nouveau à Arkadi Ivanovitch et se remit à l'interroger.

— Il demande, dit-il, en désignant Vassia, qu'on ne dise rien à une certaine jeune fille ; qui est-ce, sa fiancée, ou quoi ?

Arkadi se mit à expliquer. Pendant ce temps, c'était comme si Vassia réfléchissait à quelque chose, comme si, avec une tension extrême, il essayait de se souvenir d'une chose importante, capitale, dont, là, maintenant, il aurait pu avoir besoin. Parfois, il faisait rouler ses yeux douloureusement, comme s'il espérait que quelqu'un lui rappelle ce qu'il avait oublié. Il dirigea ses yeux sur Arkadi. Enfin, brusquement, dans ses yeux, ce fut comme si un espoir s'illuminait, il quitta sa place, en s'appuyant d'abord sur le pied gauche, fit trois pas en avant, le mieux qu'il savait faire, et tapa même du talon droit, comme le font les soldats qui se présentent devant l'officier qui les appelle. Tout le monde attendait ce qui allait se passer.

— J’ai un défaut physique, Votre Excellence, je suis débile et faible, inapte au service, dit-il d’une voix heurtée.

Là, tous ceux qui étaient dans la pièce, tous, sentirent qu’il y avait comme quelque chose qui leur serrait le cœur, et, si ferme de caractère qu’eût pu être Ioulian Mastakovitch, une larme perla sur ses yeux.

— Emmenez-le, dit-il avec un geste d’impuissance.

— Le billet noir ! dit Vassia à mi-voix, il fit un demi-tour à gauche et sortit de la pièce.

Tous ceux qui s’intéressaient à son sort se précipitèrent derrière lui. Arkadi se pressait avec les autres. On fit asseoir Vassia dans la salle d’attente, le temps qu’arrivent l’ordre de route et la voiture qui devait le conduire à l’hôpital. Il restait assis sans rien dire, pris, semblait-il, d’une grande inquiétude. Il faisait un signe de tête à ceux qu’il reconnaissait, comme s’il leur disait adieu. Il n’arrêtait pas de regarder vers la porte et se préparait au moment où on dirait : “C’est l’heure.” Un cercle compact s’était massé autour de lui ; tout le monde hochait la tête, le plaignait. Bien des gens avaient été frappés par cette histoire, dès qu’elle avait été connue ; les uns raisonnaient, les autres plaignaient et louaient Vassia, disaient qu’il était un jeune homme si modeste, si doux, qui promettait tant ; on racontait tous les efforts qu’il avait mis à étudier, comme il aimait apprendre, avait soif de s’instruire ; “Par ses propres efforts qu’il est sorti de son état de bassesse !” remarqua quelqu’un. On parlait avec émotion de l’attachement que Son Excellence avait pour lui. Certains se lancèrent dans de longues explications pour savoir pourquoi précisément il était venu à l’idée de Vassia, et pourquoi il en était devenu fou, qu’on l’enverrait à l’armée pour ne pas avoir achevé son travail. On disait que le malheureux était, tout récemment encore, de condition serve, et que c’était seulement grâce aux démarches de Ioulian Mastakovitch, qui avait su distinguer en lui du talent, de l’obéissance et une rare modestie, qu’il avait obtenu son premier grade. Bref, il y avait une foule d’avis et de conversations. Parmi les hommes bouleversés, on en remarqua tout particulièrement un, quelqu’un de très petite taille, un collègue de Vassia Choumkov. Et on ne pouvait pas dire qu’il était vraiment jeune, non, il avait plus ou moins trente ans. Il était pâle comme un linge, tremblait de tout son corps et faisait une sorte de sourire étrange – peut-être parce que toute affaire, comme ça, scandaleuse, ou toute scène affreuse emplit d’effroi, et, en même temps, comme malgré lui, fait plaisir à qui la regarde d’en dehors. Il n’arrêtait pas de courir autour du

cercle qui s’était formé autour de Choumkov, et, comme il était petit, il montait sur la pointe des pieds, saisissait par un bouton le premier venu, c’est-à-dire parmi ceux qu’il avait le droit de saisir, et n’arrêtait pas de dire qu’il connaissait la raison de tout ça, que ce n’était pas une affaire simple, mais assez grave, qu’on ne pouvait pas laisser comme ça ; ensuite, il se remettait sur la pointe des pieds, chuchotait quelque chose à l’oreille de qui l’écoutait, hochait la tête deux ou trois fois de suite, et reprenait sa course. Finalement, tout s’acheva : on vit venir un garde, un infirmier de l’hôpital – ils vinrent vers Vassia et dirent qu’il était temps d’y aller. Il bondit, s’agita et partit avec eux, en lançant des regards autour de lui. Il cherchait quelqu’un des yeux !

— Vassia ! Vassia ! s’écria, sanglotant, Arkadi Ivanovitch.

Vassia s’arrêta, et Arkadi parvint à se frayer un passage jusqu’à lui. Ils se jetèrent une dernière fois dans les bras l’un de l’autre et s’étreignirent pesamment… C’était un crève-cœur de les voir. Quelle catastrophe chimérique leur arrachait des larmes ? Sur quoi pleuraient-ils ? Où était ce malheur ? Pourquoi ne se comprenaient-ils pas… ?

— Tiens, tiens, prends, garde ça, disait Choumkov, fourrant un bout de papier dans la main d’Arkadi. Ils vont me le confisquer. Rapporte-le-moi plus tard, rapporte-le-moi…

Vassia n’acheva pas sa phrase, on l’appela. Il descendit les escaliers quatre à quatre, faisant des signes de tête à tous, prenant congé. Son visage exprimait le désespoir. On finit par l’installer dans la voiture, et on l’emmena. Arkadi s’empressa d’ouvrir le papier : c’était la boucle des cheveux noirs de Liza, que Choumkov gardait toujours sur lui. Des larmes brûlantes jaillirent des yeux d’Arkadi. “Ah, la pauvre Liza[3] !”

A la fin de son service, il se rendit à la Kolomna. Inutile de dire ce qui se passa là-bas ! Même Pétia, le petit Pétia, qui n’avait pas très bien compris ce qui était arrivé au brave Vassia, se rencoigna quelque part, se cacha la tête dans ses petites mains, et se mit à sangloter de toute la force de son cœur d’enfant. La nuit était complètement tombée quand Arkadi revint chez lui. S’approchant de la Néva, il s’arrêta une minute et lança un regard perçant, le long du fleuve, sur les lointains gelés et troubles qui, brusquement, avaient rougi du dernier pourpre de ce crépuscule sanglant qui finissait de se consumer dans un ciel de ténèbres.

La nuit s’étendait sur la ville et toute l’incommensurable plaine de la Néva, boursouflée de neige gelée, avec le dernier reflet du soleil, essaima

les infinies myriades d'étincelles des aiguilles du givre. Le froid tombait jusqu'à moins vingt. Une vapeur glacée jaillissait des chevaux poussés à mort, des gens qui couraient. L'air comprimé tremblait au moindre son, et, comme des géants, de tous les toits de l'un et l'autre quais, on voyait monter et courir vers les airs, à travers le ciel froid, des colonnes de fumée, qui se mêlaient et s'entretissaient en progressant, de sorte que, semblait-il, c'étaient de nouveaux bâtiments qui se dressaient au-dessus des anciens, une nouvelle ville qui s'agençait dans l'air… Il semblait, en fin de compte, que tout ce monde, avec tous ses habitants, les forts comme les faibles, toutes ses habitations, les refuges des mendiants et les palais dorés – la joie des puissants de ce monde, en cette heure de ténèbres, ressemblait à un songe fantastique, magique, à un rêve qui, à son tour, devait disparaître d'un instant à l'autre, devait se fondre en vapeur dans le ciel bleu noir. Une sorte d'étrange pensée vint à l'esprit du camarade abandonné du malheureux Vassia. Il tressaillit, et ce fut comme si son cœur s'inondait, à l'instant, d'une source de sang brûlante, qui venait brusquement de jaillir sous l'afflux d'une sorte de sensation impérieuse, mais qu'il n'avait encore jamais connue. Ce fut comme s'il venait de comprendre, seulement à cet instant, toute cette inquiétude et de savoir pourquoi son pauvre Vassia, qui n'avait pas supporté son bonheur, était devenu fou. Ses lèvres se mirent à trembler, ses yeux s'empourprèrent, il blêmit et ce fut comme s'il avait appris à voir quelque chose de nouveau à cette minute-là…

Il devint morne et sombre et perdit toute sa gaîté. Son logement lui devint insupportable – il en changea. Il ne voulait plus retourner à la Kolomna, et il ne le pouvait pas. Deux ans plus tard, il rencontra Lizanka à l'église. Elle était déjà mariée ; elle était suivie par une nourrice, qui portait un bébé. Ils se saluèrent et cherchèrent longuement à éviter de parler du passé. Liza dit que, grâce à Dieu, elle était heureuse, qu'elle n'était pas pauvre, que son mari était un brave homme, qu'elle aimait… Mais, soudain, au milieu de ses paroles, ses yeux s'emplirent de larmes, sa voix se coupa, elle se détourna et se pencha sur le parvis de l'église, pour cacher son malheur aux regards…

1848

NOTES

{1} Les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. *(N.d.T.)*

{2} En français translittéré en russe dans le texte. *(N.d.T.)*

{3} Référence ironique à une très célèbre nouvelle sentimentaliste de Nikolaï Karamzine, *La Pauvre Liza*, qui marque un des débuts de la prose russe. *(N.d.T.)*